

Les de SR

H. COCHIN

Les récents progrès
des études pétrarquesques



Editions Ernest LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI^e)

Bibliothèque Maison de l'Orient



135605

Les récents progrès des Etudes Pétrarquesques

ARNALDO FORESTI

Le grand flot d'études dantesques qui a précédé et suivi le Jubilé de 1921, a rejeté un peu dans l'ombre la suite des études sur Pétrarque. Elles reprennent doucement leur cours, et on a bonne confiance de leur voir avant peu donner de beaux résultats (1). Ce sont des études qui lèvent peu à peu, largement, le rideau sur une des vues les plus complètes qui puissent être, d'histoire, d'humanité, d'art, de psychologie. Rien de plus passionnant, parce que rien de plus vivant.

Je ne crois pas qu'un homme puisse se découvrir, après les âges écoulés, plus complètement original, dans toutes les circonstances de sa vie, que ce singulier et attachant personnage, Pétrarque. Il a touché à tout, dans le plus extraordinaire des siècles. Il a laissé derrière lui une œuvre, d'où jaillit, quand on l'étudie comme elle doit l'être, une lumière universelle.

Mais, pour arriver à ces révélations, la recherche est difficile. Nous avons à faire à une âme complexe, variable, incapable de se satisfaire, et qui a passé sa vie à se retoucher. Pour la bien comprendre, il y a un premier effort à accomplir, c'est d'établir

(1) Un résumé substantiel des plus récents travaux pétrarquesques a été donné tout récemment dans le *Giornale Storico* par le Prof. Chiòrboli, le dernier éditeur d'une grande édition commentée du *Canzoniere* (Le Rime Sparse. Milano, Trevisini. LIV. 925). Le grand résumé s'occupe d'abord des travaux de Zingarelli. 1. *Per la storia interiore del Petrarca. La data fatale* (R. Ist. Lomb. di sc. e l. LVII, 1924). 2. *Il Giubileo senza il papa. Il secolo XX, 1924*. 3. *Italia mia, quando e dove* (Arch. stor. lomb. 1924). Il s'agit de la date de l'*innamoramento*, des questions concernant les chansons *Spirto gentil* et *Italia mia*. Sur les deux premiers points, Chiòrboli reste hésitant. Sur le troisième, il donne raison à F. Torraca, dont la dernière étude tranche définitivement la question (*Ancora della Canzone, Italia mia*. R. Acc. di lett. e B. A. di Napoli, 1924). — Il s'agit ensuite d'une curieuse étude de Cesareo sur le fameux Ms Vat. lat. 3195. *Miscellanea dedicata al prof. Salinas 1924*. — Depuis le jour où j'écrivais ces lignes, ont paru encore : Dans le *Giorn. stor.*, un article de Calcaterra sur la conversion de P., et de Foresti une étude sur la correspondance de P. avec Barbato di Sulmona (dans *l'Arch. stor. napoletano*).

un texte certain, — que dis-je ? — deux textes, trois, quatre, suivant les cas. C'est à quoi travaillent, dans l'ombre, quelques bons pétrarcologues, qui analysent une œuvre énorme, et des écrits que chaque jour découvre ou renouvelle (2).

Celui que je veux mettre à part aujourd'hui est un modeste, s'il en fut, mais qui, depuis vingt ans, depuis que Novati l'a mis sur la piste, a amoncelé tout un gibier de notes, études, mémoires d'une rare valeur.

Je veux parler d'Arnaldo Foresti (3).

C'est un chronologiste et un critique, dont le coup d'œil est d'une sûreté incroyable. Mais ne croyez pas que son œuvre soit aride. Son arithmétique est lumineuse, je dirais presque sentimentale. Comment démêler l'ordre des faits dans la vie d'un homme comme Pétrarque, sans avoir pour guide constant son histoire morale ? Je voudrais faire sentir aux lecteurs de cette savante revue, sans entrer d'ailleurs plus qu'il ne sera nécessaire dans le détail des discussions, avec quelle clarté se développent les phases d'un mouvant tableau.

I

Voici d'abord quelques visions de l'enfance, des pérégrinations fugitives du petit exilé, à la suite de ses parents chassés de la patrie. Nous allons voir fixer les dates incertaines, nous démêler dans des contradictions, prendre chacun des textes, les dater et certifier leur origine (4).

(2) Vittorio Rossi vient encore de mettre la main sur tout un nid de lettres inédites.

(3) Le lecteur aimera connaître en résumé, la suite de la carrière d'Arnaldo Foresti. Né à Brescia en 1867, il a fait ses études à Bologne, où il a eu pour maître Giosuè Carducci, « auquel je dois, dit-il, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans mes travaux. » Il obtient la « laurea » en 1889, et entre dans l'enseignement, directeur et « insgnante » pendant trois ans dans la *scuola tecnica* de Busto Arsizio, il passe dix ans plus tard dans les *Istituti tecnici*, et y enseigne la littérature italienne, deux ans à Reggio de Calabre et seize ans à Bergame, où il occupe en même temps un poste important dans la magnifique bibliothèque communale, qu'il contribue à classer et à cataloguer. Ayant acquis le grade de *Capo Istituto*, il passe quelques mois à Reggio d'Emilie, et obtient enfin de rentrer à Brescia sa ville natale, pour y diriger le grand et important Istituto Niccolò Tartaglia (ainsi nommé en l'honneur d'un savant brescien du XVI^e siècle). De cette longue vie de travail est sortie la masse de recherches dont je vais m'efforcer de donner une idée, pour ce qui regarde Pétrarque.

(4) Notamment l'*Épître à la Postérité*, la *dédicatoire des Familières*, et la grande lettre à Guido Settimo (*Ep. sen. X. 2.*) Voir : *Peregrinazioni di F. P. fanciullo, ove gli fa fatto di conoscere Dante*. (Rivista d'Italia. I. 1923).

Voici, en 1305, la première fuite d'Arezzo à l'Incisa, le passage de l'Arno, où l'enfant court risque d'être noyé par accident. Puis viennent les six années où l'enfant est ballotté d'un bout à l'autre de la Toscane, pour rejoindre le père exilé, qui n'avait pas le droit de vivre dans son bourg de famille l'*Incisa*. Puis on gagne Pise, au moment le plus poignant des luttes politiques, puis Gênes ; puis, tout espoir étant perdu, on s'exile en France.

L'enfant est dans le Comtat Venaissin avant ses sept ans accomplis (et c'est-à-dire avant le 20 juillet 1320). La chose est fermement établie par Foresti. Pour la prouver, il n'est pas besoin d'un texte de plus. Si j'en cite un néanmoins, c'est parce que, d'abord, il est très précis; et ensuite parce qu'il est plaisant (5). Le voici donc : Pétrarque nous raconte qu'un jour son père reçut de Florence un dessin bizarre, le portrait d'un monstre qui venait de naître, avec deux têtes, quatre mains, et pour finir, deux pieds ! Mon père, dit-il, « me tira l'oreille et me dit de ne pas oublier la chose, afin de pouvoir la raconter un jour à mes enfants. Et moi, je la raconte à la postérité ! » Et il ajoute : « J'étais en France... et j'étais dans ma septième année. »



C'est en passant à Gênes, au début de 1311, que l'enfant, qui avait six ans, dut se trouver en présence de Dante. Rencontre mémorable, s'il en fut ! A ce sujet, il faut rappeler, — car la chose est sérieuse, — comment plus tard Pétrarque nous a induits en erreur sur l'âge de Dante. C'est un *imbroglio* auquel j'ai moi-même, jadis, en vain cherché une clef (6).

Sur ces vieux jours, en 1368 (7), rappelant des souvenirs lointains à son camarade d'enfance Guido Settimo, Pétrarque lui remémora un certain jour où, de Carpentras, leurs parents les avaient menés voir, pour la première fois, la fontaine de Vaucluse. Et il ajoute : « Mon père et ton oncle avaient alors à peu près l'âge que nous avons aujourd'hui. » Cela voulait dire

(5) *Rerum Memorandarum*. IV. 9. (Ed. bas. 1544, p. 549)

(6) *Revue d'hist. et de litt. religieuse*. 1900. L'article de Foresti est : *L'età di Dante e di Ser Petracco*. (Marzocco XXVI. 51. 1921).

(7) *Sen*. X. 2.

64 ans. Or les dates du séjour à Carpentras sont 1312 à 1316. Entre ces deux dates, le père de Pétrarque avait 64 ans : il était donc né entre 1248 et 1252. Voilà qui va bien ! Mais, dans une autre lettre, très connue (8), il nous dira que Dante était l'ainé de son père ! Il faudrait donc admettre que Dante, né quinze ans plus tôt qu'on ne le croit, serait mort en 1321, septuagénaire ! C'est tout à fait impossible.

Mais alors ?... J'avoue que j'en étais, quant à moi, demeuré coi. Mais voici l'explication. Quand Pétrarque a préparé l'édition de ses lettres, il lui est arrivé de les retoucher, corriger, jusqu'à en fondre plusieurs ensemble. Nous rencontrons ici pour la première fois l'art de Foresti à dépister les interpolations. En remaniant pour l'édition la grande lettre sur les souvenirs d'enfance, Pétrarque assez naturellement y a ajouté les passages de plusieurs lettres où il s'agissait de Vaucluse. On en reconnaît une spécialement où il avait parlé d'un cambriolage à Vaucluse (en 1353). C'est dans celle-là qu'il a écrit la phrase sur l'âge de son père, phrase qui a semblé ensuite se rapporter à la visite d'enfance à Vaucluse. Donc, Ser Petracco avait dû naître vers 1266 ou 67, et nous n'avons rien à changer à l'âge de Dante.

Sur la vie d'étudiant de Pétrarque, nous allons trouver des nouveautés singulières et vivantes. Tout d'abord, il semble bien établi que c'est en 1316 qu'il s'en va à Montpellier commencer ses études de droit : il n'avait que douze ans ! Si cette précocité nous étonne, elle n'est pas moins certaine. Il resta à Montpellier quatre ans, et fut envoyé de là à Bologne, pour la rentrée scolaire, à l'automne de 1320 (9). Et nous devons admettre qu'il quittera Bologne le 26 avril 1326 (10).

De l'automne 1316 au printemps 1326, cela fait *neuf* ans et

(8) *Fam.* XXI. 15.

(9) *Quando il P. venne allo studio in Bologna, e sua peregrinazione da Bologna a Venezia, de Venezia ad Avignone.* (Bologna. 1922).

(10) Selon la date que P. lui-même nous a donné dix ans plus tard, dans sa lettre sur le mont Ventoux (*Fam.* IV. 1). On voit que For. refuse ici d'admettre le raisonnement d'un bon pétrarquisant F. Lo Parco, qui avance le départ d'un an et le fixe à 1325, avançant ainsi d'un an toute une suite de dates. J'ai moi-même discuté à ce sujet avec mon ami Lo Parco, lui faisant observer notamment que le départ de Bologne pouvait, tout au plus, être des *derniers* mois de 1325, puisque P. a appris à Bologne la bataille d'Altopascio (23 sept. 1325). (Voir mon article sur Pétrarque à Lombez. *Annuaire-Bulletin* de la Société de l'Histoire de France, 1922).

quelques mois, dont *quatre* à Montpellier, et *cinq* et quelques mois à Bologne. Or, Pétrarque nous a dit que ses études de droit avaient duré *sept* ans, dont *quatre* à Bologne ! C'est à l'incertitude qui résultait de ces chiffres contradictoires que Foresti apporte une nouvelle lumière.

Le jeune homme n'est pas resté immobile à Bologne. On l'a observé dès longtemps. Il nous a dit qu'il avait erré en Italie avec son frère, ça et là (11). Il a couru des dangers sur les routés; il a vu Rimini, il a vu Venise. Or, comment expliquer ces absences au cours d'une vie universitaire ? C'est que cette vie elle-même a été interrompue et d'une façon assez dramatique ! On lit dans les histoires bolonaises, au printemps de 1321, le roman d'un étudiant, qui paya de sa tête une aventure d'amour. L'affaire eut des suites graves : révolte et exode des étudiants, puis un mouvement politique, comme il était naturel en ces âges de révolutions. Les Pepoli, chefs des *blancs*, prennent parti pour les étudiants : ils sont chassés, et aussitôt, suivant les mœurs de l'époque, ils préparent leur rentrée, et rentrent dans la ville reconquise à l'automne de 1322.

Le *studio* rouvrit ses portes et Pétrarque dût rentrer avec ses camarades, après une absence de près de deux ans ; et il est naturel de supposer que, plus tard, dans ses souvenirs, il déduisait ces deux années du compte des années scolaires. De là les chiffres que nous avons vus.

II

Après ces regards sur l'enfance et la jeunesse, passons quelques années. En 1333, un grave projet politique émeut grandement l'âme de Pétrarque : le projet de Croisade soulevé par le pape Jean XXII. Sur ce projet, nous avons deux poèmes. Il y a l'admirable Chanson adressée, personne n'en doute aujourd'hui, à Jacques Colonna, l'ami de cœur du poète. Et puis il y a un sonnet assez mystérieux, et sur lequel je n'avais osé me prononcer, au temps de ma *Chronologie* (12), me consolant d'ail-

(11) Voir mon *Frère de P.* Paris 1904.

(12) *Chronologie du Ganzoniere de P.* (1900). — L'article de F. est dans le *Marzocco*. XXV. 52.

leurs par la pensée que Leopardi, jadis, et, plus près de nous, Del Lungo et Carducci, étaient restés aussi indécis.

Le sonnet (13), bien évidemment, est adressé à un seigneur romain que le poète engage à se croiser. Les derniers mots ne laissent aucun doute :

Et ceignez désormais pour Jésus-Christ l'épée !

Pour l'exciter, on lui parle du roi de France, lequel

a déjà pris les armes, pour briser les cornes
à Babylone !...

Et pour flatter son âme romaine, on lui fait espérer que⁹ le pape quittera Avignon :

Il verra Bologne, et puis la noble Rome !

Mais le seigneur, quel est-il ? A qui le poète peut-il bien dire :

Votre paisible et gentille *agnelle*
Abat les loups cruels...

Qui peut bien être : « *la mansueta e gentil agna* » ?

Voilà où tous les commentateurs ont fléchi. Et j'avoue qu'aucune de nos explications n'emporte l'assentiment certain. Celle de Foresti est-elle définitive ? J'ai hésité d'abord. Mais, à la réflexion, elle me conquiert de plus en plus ! — Ici, comme ailleurs, on nous prie de ne pas oublier que Pétrarque est au service des Colonna, et versifie pour eux, habituellement. Cette production ne fait que croître de jour en jour (14). Il a fait des vers pour des gens de leur nom, aussi pour des parents, tels Orso dell'Anguillara, l'époux d'Agnese Colonna (15).

Supposons que le sonnet soit de veine *Colonnese*, et adressé à Orso, et lisons-le dans cette idée, à nouveau. Je résume et j'analyse : Le Roi de France part en croisade. Le Pape va rentrer à Rome. Les Colonna marchent avec eux. Pétrarque en exulte de

(13) *Il successor di Carlo*. Il est trop difficile pour que j'aie pu tenter de le traduire entièrement.

(14) Elle trouve son maximum (comme je l'ai dès longtemps observé) en 1337, lors du voyage à Rome et du séjour à Capranica, dans le château des Colonna.

(15) Dans le passé, on trouve les Anguillara alliés aux Orsini, et de là venait peut-être le prénom Orso (Voir : Jean XXII. *Lettres communes*. T. II, p. 2. 1317). Mais l'Orso de Pétrarque était tout aux Colonna.

joie. Il a chanté la grande chanson de croisade pour Jacques Colonna. Et puis il se tourne vers un grand allié des Colonna. A qui peut-il faire appel pour l'engager à marcher avec eux ? Quel nom invoquera-t-il ? Le nom qui le lie à la grande maison, le nom de sa femme. Il joue sur le nom : *Agnes* et *Agna*. Qui donnera le signal au chevalier pour aller combattre ceux qui travaillent à disjoindre les âmes, les ennemis de l'Eglise, les *loups* ? Une femme paisible, *mansueta*, noble, *gentile*, une « agnelle » ! Elle l'aidera, cette fille des Colonna, pour exciter l'Eglise « qui tarde encore » à consoler Rome, « qui gémit de son époux absent ».

Telle est l'hypothèse. L'on ne peut pas dire qu'elle ne s'applique pas avec vraisemblance à cette poésie où la galanterie et l'hommage aux dames tiennent toujours leur place si volontiers.

Le doute disparaît, quand me tombe sous les yeux une lettre, de quelques années plus récente (16), où Pétrarque, pour faire sa cour au cardinal Colonna, vante les vertus de ses sœurs. Il commence par énumérer les héroïnes de l'antiquité grecque et romaine, les Lucrèce, Véturie, Portia, Cornélie, Pénélope, Artémise, Antigone... (dix-huit en tout !) Et il dit : « Que les panégyristes de ces antiques dames viennent aujourd'hui à Rome ; ils trouveront toutes les vertus dépassées par les deux sœurs Jeanne et Agnès ! »

C'est l'Agnès du sonnet, n'en doutons pas.

III

Passons à 1337. C'est l'année, importante entre toutes, où le poète, commençant à prendre Avignon en haine, s'établit à Vaucluse. C'est le début d'une grande amitié, celle qui le lie au charmant prélat Philippe de Cabassole. Il faut admettre (et c'est pour Foresti le fondement de nombreux raisonnements) (17), que cette amitié a pour point de départ l'année où Pétrarque devint le diocésain de l'évêque de Cavaillon, et le voisin de son château de Vaucluse. La chose, qui paraissait d'abord contestable, est bien établie.

(16) *Fam.* II. 15.

(17) Le calcul s'établit sur *Var.* 15, où P dit qu'il connaît Cabassole depuis trente-trois ans. La lettre est du 24 mai 1371.

Elle a de nombreuses conséquences : une des premières est de fixer à l'automne de 1337 une des promenades à la Sainte-Baume (18), la première sans doute, celle que Pétrarque fit avec son frère et le fastidieux et seigneurial personnage, Humbert, dernier dauphin de Viennois. J'ai distingué dès longtemps d'ailleurs ce pèlerinage d'un autre, qui a eu sur la vie de Pétrarque si grande influence. Nous y reviendrons.

Le premier séjour à Vaucluse donne l'occasion de reconnaître les dates où Pétrarque dressait ses premières listes d'auteurs anciens. Foresti (19) a repris l'étude d'un manuscrit parisien dont Nollhac avait donné jadis une pénétrante analyse (20). Les listes de livres de Pétrarque sont des documents précieux. Tout en leur donnant une chronologie définitive, chose de haute importance, nous nous éclairons sur l'état d'âme de celui qui les dressait. On est amené à faire des rapprochements entre ces listes, et les prières que le grand homme écrivait à la même époque. Les dates des listes, et celles des prières, s'entrecroisent.

Voici quelques-unes de ces dates : 1335, 1^{er} juin, première prière. — 1336, 12 mai, première liste de livres. — 1338, 18 février, seconde liste de livres, et 10 juillet, seconde prière. Il y a des livres préférés « *peculiares* » (21). A leur sujet, Foresti est en contradiction avec un des spécialistes de la matière, Sabbadini. Il ne s'agit pas, soutient-il, des plus importants de ses livres, mais de ceux qui lui sont spécialement chers. Chez lui, le cœur a toujours sa place. — Quant à la seconde liste, celle de 1338, il semble bien qu'elle désigne les livres qui doivent être installés à poste fixe à Vaucluse, alors que le poète y établit un séjour permanent.

Au sujet de ce premier séjour à Vaucluse, je trouve une heureuse discussion de deux sonnets. On a déjà vu, au sujet du son-

(18) « *Alla spelunca della Sainte-Baume nell'autunno del 1337* » (Postille di cronologia petrarchesca. Serie 1. Rassegna XXVII, 1919).

(19) *R. Istituto Lombardo di sc. e l.* Vol. IV. 1922. (Les lectures de Pétrarque avant 1337).

(20) *B. N. lat.* 201, reconnu d'abord par Léop. Delisle en 1896. (Voir Nollhac *P. et l'humanisme*. 1907. T. I. 42, et *Excursus* VII. T. II. 292).

(21) *Fam.* II. 1.

net sur la croisade, quel avantage il y a à tenir compte sans cesse des services de Pétrarque envers la famille Colonna. Cet avantage apparaîtra encore au sujet des deux sonnets dont je parle (21). L'un et l'autre sont de 1337, ou de 1338. L'un des deux est célèbre ; c'est celui où le poète réclame à un ami un livre, qui lui serait nécessaire pour un travail qu'il a entrepris. L'autre (qui précède celui-ci) parle de l'amour et de Laure, dans des circonstances difficiles à préciser. Je crois pouvoir risquer de les traduire ici.

Voici le premier (dans l'ordre du *Canzoniere*) :

Je crains si fort l'assaut de deux beaux yeux
 en qui demeurent l'Amour et ma mort,
 que je les fuis, comme l'enfant la verge.
 Il est beau jour que j'ai pris mon premier élan !
 Depuis alors, ni escarpé, ni haut
 ne sera lieu, où ma volonté ne se monte, —
 pour ne plus rencontrer qui disperse mes sens,
 en me laissant, à sa coutume, pierre froide.
 Donc si, tard pour vous voir, je m'en suis retourné,
 par peur de m'approcher de qui cause ma perte,
 la faute ne fut pas sans excuse, peut-être !
 Je dis plus : Ce retour vers cela que l'on fuit,
 et ce cœur que de telle peur j'ai libéré,
 n'ont pas été, de ma foi, des gages légers !

Et voici le second :

Si l'Amour et la Mort ne donnent quelque obstacle
 à la toile nouvelle que maintenant j'ourdis,
 et si je me dégage de la tenace glu,
 tandis que l'une à l'autre vérité j'accouple,
 Peut-être bien ferai je un mien travail, si double
 entre le style moderne et le parler antique,
 que (non sans crainte j'ai l'audace de le dire),
 jusques à Rome tu en entendras l'éclat !
 Mais, comme il m'en manque pour achever mon œuvre,
 quelque peu de ces fils bénis
 qui sont restés à ce mien père bien-aimé, —
 pourquoi tiens-tu les mains envers moi si serrées,
 contre ton habitude ? Ouvre-les ! Je t'en prie !
 Et tu verras naître d'excellentes choses !

Ces deux poèmes n'ont, au premier abord, l'un avec l'autre aucun rapport. Un ingénieux raisonnement va nous porter à croire qu'ils en ont plus qu'il ne semble. Supposons seulement

(21) Ce sont les Sonnets : *Io temo si*, et : *S'amore e morte*. L'article de Foresti a paru dans : *Rivista d'Italia*. 1921. (*Due sonetti di F. P.*).

que les deux sonnets sont adressés au Cardinal Colonna : tout va aussitôt s'éclaircir.

Je n'entre pas dans le détail de la discussion ; entendez seulement la conclusion. Prenons le premier sonnet : Pétrarque est à Vaucluse. C'est son premier séjour, en 1337 ; il s'y attarde, — dans la paix, loin du tumulte des villes. Son maître, le Cardinal, le réclame, et lui, il se fait prier. Quand, à la fin, il cède, et revient à la ville, il reçoit sans doute quelques reproches. Il se défend alors par la meilleure et la plus agréable des armes : un sonnet ! — Voyez comme le sonnet répond bien aux circonstances. Son excuse ? Elle est bien claire : il fuyait les yeux de sa dame, qui égarent son âme, qui la changent en pierre ! Voilà ce qui l'a tenu si loin de la ville. Et il ajoute que, s'il y est revenu finalement, ce ne fut pas de sa part un mince mérite !

Des obscurités de ce sonnet, l'une du moins va nous acheminer vers le second. Notez ceci : le poète dit que, pour fuir son ennemi, aucun lieu ne lui semblera trop haut ni trop escarpé. De quoi s'agit-il ? D'ascensions et d'escalades autour de Vaucluse ? C'est peu vraisemblable. Nous comprendrons bien mieux si nous entendons qu'il s'agit des ascensions de l'esprit, et de grands travaux intellectuels récemment entrepris. N'oublions pas que nous touchons ici cette heure décisive, le retour du premier voyage à Rome : c'est le sommet des enthousiasmes du poète restaurateur de l'antiquité. Il rêve à son poème épique, *Africa*, à son histoire des *Hommes illustres*. Ces livres, hélas ! — nous ne le savons que trop — il les lèguera à l'oubli de la postérité. Mais avec quelle foi il les avait conçus, quel enthousiasme, et quelle ivresse de Rome !

Nous allons en trouver la preuve dans le second sonnet, celui où il réclame à un ami certain livre qui lui est nécessaire pour une grande œuvre. Foresti nous affirme que l'ami est le Cardinal, que le livre est Tite Live, que la grande œuvre est le *De Viris*.

Il s'appuie d'abord sur le magnifique chapitre où Pierre de Nolhac nous a démontré l'influence primordiale de Tite Live sur Pétrarque (23). Peu de pages de Nolhac sont plus géniales que celles-là, et elles s'appuient d'ailleurs sur une des principales

(23) P. et l'Humanisme. T. II. p. 13 sq.

découvertes de l'auteur : c'est le manuscrit du Tite-Live de Pétrarque (24), celui qui porte de sa main l'inscription que je traduis : « *Acheté à Avignon en 1351, mais en ma possession longtemps auparavant* ».

Nous entendrons le mystère de cette inscription si nous supposons ceci : au temps où Pétrarque avait le Tite-Live en mains, le manuscrit appartenait au Cardinal, et c'est là justement le manuscrit qu'il avait sollicité par le sonnet *S'Amor e morte*. Le sonnet n'avait eu qu'un demi-résultat : le Cardinal avait bien envoyé le livre, mais il l'avait prêté, et non donné ; et c'est justement le sens d'une petite lettre fort alambiquée (que Nollac a publiée). Et Pétrarque n'a pu posséder vraiment le manuscrit que plus tard, après la mort du Cardinal.

Tout cela est plausible. J'ajoute encore qu'un détail de texte rend plus vraisemblable l'unité de destination des deux sonnets. C'est cette expression qui revient dans l'un et l'autre : « *L'Amour et la Mort* ». — Peut-être, le premier ayant eu grand succès, le poète en aura repris les termes mêmes pour commencer le second. — Qui sait ? Le succès du premier ne l'aura-t-il pas engagé à écrire le second ?

Il y a à ce raisonnement une objection, mais elle n'est pas de force à le faire écarter, encore que je n'y voie pas de réponse. — La voici : on sait que le pluriel de « *politesse* » est une question qui a préoccupé Pétrarque. On peut démêler dans ses œuvres italiennes un principe général à ce sujet, avec quelques exceptions (25). Mais en voici une un peu forte ! De ces deux sonnets, que je voudrais bien destiner l'un et l'autre au Cardinal, l'un emploie le *voi* (*S'a veder voi*), et l'autre le *tu* (trois fois dans le dernier tercet). Je cherche une explication (26).

IV

Voici encore un sonnet qui a pour destinataire un Colonna ! (27). C'est le premier qu'on rencontre destiné à maudire

(24) B.N. Lat. 5690.

(25) J'ai tenté jadis d'établir une règle pour l'emploi du *tu* et du *voi*. Chronologie, p. 76.

(26) Le *voi* du premier sonnet désigne peut-être un groupe, la cour du Cardinal, comprenant Socrate et les autres amis ?

(27) *Rassegna*. 1919. 3. *Postille di critica petrarchesca*. (Serie 1).

Avignon et en faire une Babylone, maudite et païenne (*De l'empia Babilonia*). A quelle date ces sortes d'invertives commencent-elles ? Ce fut un grand sujet de discussion (28).

Si Foresti a vu juste, et je le crois, tout le secret de la chose est dans le dernier vers. Lisons :

Hors de la Babylone impie, — d'où a fui
Toute pudeur, d'où tout bien est parti, —
demeure de douleurs, mère d'erreurs,
j'ai pris la fuite, moi, pour allonger ma vie.
Je me tiens ici seul ; et, comme Amour m'invite,
tantôt hymnes et vers, tantôt je cueille herbes et fleurs,
parlant avec moi-même, et à des temps meilleurs
songeant, toujours ; cela seul me soutient.
Ni me chaut du vulgaire, et ni de ma fortune,
ni beaucoup de moi-même, et d'aucun objet vil ;
et je ne sens dedans ni dehors grand chaleur !
J'appelle seulement deux personnes : voudrais l'une,
envers moi le cœur doux et apaisé,
L'autre, avec le pied ferme autant qu'il fut jamais !

De quelle ami s'agit-il là ? D'un ami sans doute qui avait mal au pied ! C'est de quoi, au xvi^e siècle, s'était avisé Gesualdo, et il avait supposé un accès de goutte du cardinal Colonna. Pourquoi chercher si loin ? Nous avons un Colonna qui souffre de la goutte ! C'est le curieux singulier personnage, le vieil ami qui repasse souvent sur l'horizon de Pétrarque, Giovanni Colonna di San Vito.

Ces sonnets sont des poèmes de circonstance, souvent de circonstance minime. Celui-ci, sujet déjà connu, est une excuse à un ami d'Avignon, qui se plaignait de l'absence de Pétrarque. Il se plaignait d'autant plus qu'il avait la goutte. Il l'avait dès longtemps, le vieux soldat, qui, après avoir bien des années couru le monde, se fera, comme plus d'un soldat de cet âge là, moine sur ses vieux jours. Il avait toujours eu besoin de conseils, de soutien, et même de distractions. Pétrarque lui écrivait des fables, des anecdotes, lui remontait le moral.

Ne voit-on pas le sujet du sonnet : Pourquoi Pétrarque fuit Avignon ? C'est trop clair : d'abord il a horreur de la Cour ; et puis il a peur de l'Amour. Il formule deux vœux : que Laure soit

(28) Cesareo a soutenu que ces invectives ne peuvent appartenir qu'au dernier séjour de P. à Avignon, et datent donc de 1351 au plus tôt. J'ai contesté jadis cette thèse (*Chronologie*, p. 36), ne pouvant admettre que le sonnet dont il est ici question fût postérieur à la mort de Laure. Je citais d'ailleurs des expressions déjà vives contre Avignon dès 1333. — Voir ma *Chronologie*.

plus douce ! Que le vieux seigneur, guéri de la goutte, vienne le voir ! Il s'agit bien de Giovanni di San Vito.

L'occasion était bonne pour jeter un regard alentour et fixer les dates jusque-là flottantes des relations de Pétrarque avec le vieux soldat. Ici Foresti s'écarte en un point, des lignes que j'avais cru pouvoir me tracer. C'est au sujet d'un jour important entre tous, celui où le noble Romain a promené le poète parmi les ruines de Rome, où, montés tous les deux sur les Thermes de Dioclétien, ils ont philosophé ensemble sur les destinées du monde. Foresti ne veut pas que cet entretien ait eu lieu en 1337, lors du premier voyage de Pétrarque à Rome, mais en 1341, l'année du couronnement. Et je ne puis pas dire que ses raisons m'aient définitivement convaincu. Il y aurait encore peut-être quelque question pendante à ce sujet, et tout l'examen n'a pas été fait du rôle du vieux Colonna di San Vito dans la vie de Pétrarque (29).

Mais là n'est pas la question que pose le sonnet, la question principale. Ce qui importe, c'est la date, ce sont les circonstances qui ont allumé dans l'âme de Pétrarque la haine et la malédiction contre la Cour d'Avignon. Ici comme dans bien d'autres cas, la recherche chronologique est une recherche morale. Car les moments de notre vie sont les moments de la vie de notre âme. Or, tout s'unit pour dater ce sonnet. On peut le rapprocher mot pour mot d'une lettre qui est de 1342 (30). Dans le *Canzoniere*, il est groupé avec toute une suite de sonnets de la même époque. Avant et après, on trouve des sonnets de 1342 et 1343, et le ton général de toutes ces pièces est la détestation d'Avignon (31). La concordance est établie aussi, bien nettement, avec des morceaux des œuvres latines, qui sont des mêmes dates assurément (32).

(29) En particulier un passage du traité *Rerum memorandarum* me semble bien avoir quelque rapport avec le vieux moine de Tivoli (L. II. 1). Le vieillard à la mémoire fidèle, que P. retrouve après une séparation assez longue, n'est-il pas celui qu'il a retrouvé à Palestrina, lors de son voyage à Naples en 1343 ? (*Fam.* XIII. 12). N'est-ce pas le vieux soldat moine goutteux ? Il faudrait voir.

(30) 30 mai. *Fam.* VI. 3.

(31) Foresti en fait la preuve notamment en s'appuyant sur les belles études vauclusiennes de Flamini. Il est bien établi (comme je le soutenais, il y a quelque vingt ans dans ma *Chronologie*) que l'ordre des dates est habituel dans le *Canzoniere*, et que, ce qui est exceptionnel, c'est l'anachronisme.

(32) Foresti l'établit, en une excellente discussion : 1° Pour des passages du *De Contemptu mundi*, Dial. 2. 2° Pour la lettre 1 *Sine titulo*, qu'il prouve adressée à Cabassole.

Nous sommes au centre d'une veine de haine contre Avignon, qui est Babylone, qui est la grande courtisane, qui est la tempête ! Voilà où il faut placer le sonnet.

V

Mais encore faut-il pousser la question plus à fond et nous demander s'il n'existe pas quelque cause précise de cet état d'âme aigri. Car, comme l'a dit un excellent maître (33), « l'imagination de Pétrarque est toujours très active ; mais son activité a généralement un fondement réel ».

Il y a aux colères de Pétrarque une raison personnelle, et il a eu personnellement à se plaindre. Il a vraiment souffert de l'injustice, mais les circonstances, à vrai dire, ne sont pas toutes à son avantage. Il est assez sincère pour que nous soyons sincères avec lui ! C'est une petite affaire à nos yeux ; elle n'était pas petite aux siens ; elle est très instructive à qui veut comprendre son histoire morale. Les circonstances en sont, pour la première fois, exposées au complet (34). Il s'agit d'un bénéfice. Quelle est la vie d'homme public en ces âges-là, où ne se mêle pas, de près ou de loin, une affaire de bénéfice ?

Je résume. Le sonnet sur Babylone, la lettre à Cabassole sont de 1342, alors que vit encore le pape Benoît XII, et que Pétrarque attend en vain, et depuis longtemps, une faveur pontificale qui lui ferait la vie plus large. Le vieux pape est mort : Clément VI lui succède ; le Cardinal Colonna est en faveur ; il sollicite pour son très aimé « chapelain ». Le 21 mai, le pape accorde un canonicat à Pise, et un peu après, par un *motu proprio*, un prieuré, beaucoup plus riche, San Niccolò di Migliarino.

La satisfaction dura peu. Il y eut contestation, procès et jugement contraire, vexation mordante pour notre grand homme. Il avait eu, n'en doutons pas, quelque honte à solliciter, et quelle humiliation ensuite, dans la déception ! Ce qui est beau, c'est

(33) D'Ovidio.

(34) Foresti n'a pas tout trouvé par lui-même, mais il classe et commente avec sa clarté usuelle les travaux de Cipolla (dans les actes de l'Académie de Turin, XLI), Paganini (dans les actes de l'Ac. de Lucques, XXI) et Della Torre (*Arch. stor. it.* XLII).

qu'il a su se reprocher à lui-même ces sentiments-là : il faut voir, dans son *Secret*, ce que lui en dit Saint Augustin, qui, comme on sait, représente sa conscience (35).

* * *

Il existe une certaine lettre mystérieuse (36), qui n'est qu'un commentaire ironique de cette fameuse aventure. Cette lettre renferme un apologue. Pétrarque aimait les apologues : il en a raconté, dans ses lettres, plusieurs. Il y a « la goutte et l'araignée », pour consoler le vieux moine podagre Giovanni di San Vito ; il y a « le père, le fils et l'âne », qu'il a adressée avec aigreur aux Florentins, furieux de le voir s'installer à Milan (37). On n'avait jamais expliqué encore le conte du « Songe et du Trésor », qu'il a adressé à son cher Socrate. C'est bien l'histoire du bénéficiaire manqué, songe fugitif s'il en fut !

A la première nouvelle du *motu proprio* qui instituait Pétrarque bénéficiaire, une légitime propriétaire accourut à Avignon et engagea un procès, dont nous savons aujourd'hui tous les détails, et qui eut ce résultat que, le 28 février 1343, le Pape donna raison au réclamant, et tort à Pétrarque. Quels jours le sensible poète dût passer pendant ce long débat ! Pourtant, il eut aussi ses heures de philosophie et prit, à l'occasion, la chose en raillerie.

La fable du Trésor est admirable, quand on sait toute l'histoire. — Un jour, à Vaucluse, en rêve, Pétrarque a trouvé un trésor de vieilles pièces d'or. Il est joyeux, mais un voisin survient qui lui conteste les écus. De là débat, luttés, querelles : on quitte la campagne, on rentre en ville, on perd le repos. — Ce récit est plein de vie ; il calque pas à pas les tourments du procès. J'ai trouvé jadis un *post-scriptum* qui résume le tout : « Si tu veux être heureux, chasse les vaines cupidités ! » (38).

Il écrit le 14 janvier 1343, quelques jours avant la sentence.

Le poète eut beau philosopher, il eut du mal à se résigner. Il fit appel, et perdit encore son procès en seconde instance. Dans

(35) *Secretum*, Dial. 2.

(36) *Fam.* VII, 3.

(37) *Fam.* III, 13 et XVI, 13.

(38) Dans le Ms de la Bibl. nat. *Par. lat.* 8568 (*P. e la Lombardia*, 153). A rapprocher de ce qu'il s'est fait dire par S. Augustin dans le *Secretum*.

les premiers mois de 1343, certes, il eut bien d'autres et plus graves sujets de préoccupation. Mais il est à croire que les vexations de son procès tiennent, malgré tout, leur place, et si nous les suivons jusqu'au bout, nous verrons qu'elles n'ont pas été sans doute sans quelqu'influence sur ses décisions, et le cours de sa vie.

Après les grands événements du printemps, ce carême où il a vu son frère entrer à la Chartreuse, il part pour Naples, où l'envoie une mission.

Au retour, il avait bien l'intention de rentrer à Avignon. Le 1^{er} décembre, il est à Parme et il écrit au Cardinal Colonna pour annoncer son retour (39). Mais le 27 décembre, il est encore à Parme, et nous voyons qu'il y reste. Pourquoi change-t-il brusquement d'avis ? C'est à Parme sans doute, en cette fin d'année, qu'il a appris la sentence finale (40). Quelle envie pouvait-il avoir de revoir Avignon ? Le fait est qu'il demeure en Italie et dans des pensées toutes nouvelles. C'est de quoi on voit des marques frappantes dans des Epîtres pleines d'allusions hostiles à Clément VI, et qui parlent de certains projets mystérieux (41).



Si les amertumes de Pétrarque ont laissé des traces dans les sonnets que j'appellerai « babyloniens », elles en ont encore laissé d'autres. Foresti en signale d'évidentes dans une curieuse étude, qui semblerait n'avoir qu'un caractère purement littéraire (42). En cherchant l'époque où Pétrarque a connu Plaute et Térence, il a été amené à une discussion pleine de révélations sur les dates des lettres dans les livres V et VI des *Familières*. Il a pu circonscrire tout un groupe entre 1341 et 1343.

(39) *Fam.* V. 16.

(40) Son adversaire entrera en possession du bénéfice disputé le 12 février 1344.

(41) Notamment l'E. metr. III. 27, où j'ai relevé une variante assez curieuse. (Voir mon article du G. S. sur les Epîtres métriques, auquel F. a répliqué un peu plus tard dans la même revue, LXXV, 1920).

(42) Pavie. *Athenæum*. I. 1. 1923. Cet article précise aussi les dates et les occasions des lettres au Cardinal d'Aube. Au point de vue littéraire, cette étude s'ajoute très utilement aux travaux de Sabbadini sur la découverte des poètes latins.

C'est ici que nous paraît bien ingénieux le travail d'investigation. Notez ceci : des citations des comiques latins abondent dans les lettres, dès l'origine; depuis le premier livre, et dans divers traités, surtout le *Secret*. Mais voilà : nous apprenons, avec preuves certaines, les dates fermes où Pétrarque a connu les comiques latins; et dès lors nous savons, de même certitude, que toutes les citations semées dans des textes antérieurs à ces dates-là, ont été ajoutées après coup.

On devine l'utilité que peut trouver l'historien à découvrir une à une ces interpolations, et quelles conséquences il en peut tirer, — conséquences chronologiques sans doute, mais aussi conséquences morales. L'auteur a pris goût aux poètes comiques, dans les jours justement où les injustices qu'il subissait lui faisaient trouver opportune leur ironie satirique.

L'époque où il se plaît à saupoudrer sa prose de traits empruntés aux comiques récemment découverts, c'est 1341-43, une époque où une modification profonde s'opère dans son esprit, son goût, son inspiration, et, si nous l'en croyons, jusqu'en son visage. Quelle curieuse coïncidence !

VI

Le rôle du moine Gherardo dans la vie de son illustre frère fut immense. Au livre que j'ai écrit à ce sujet (43), les travaux ultérieurs ont suggéré des modifications; mais la conclusion n'a pas varié. Les précisions de Foresti y apportent une nouvelle force.

Je ne rentre pas dans la discussion, ni dans l'énumération des textes chronologiques (44). Je résume les conclusions. — Un temps assez long s'est écoulé entre la mort de la dame qu'aimait Gherardo, et la date de son entrée au couvent : ce sont des années de pénitence, et nous savons, parce que nous a dit son frère, que l'idée de retraite à la Chartreuse s'était plus d'une fois présentée à l'esprit de Gherardo.

Mais quelque chose l'y a décidé soudainement !

(43) *Le Frère de Pétrarque*. 1904. Le travail de Foresti est intitulé : *F. P. e il fratello Gherardo*. Appunti cronologici. (Ateneo de Brescia, 1918).

(44) Ces lettres sont principalement : *Fam.* XVI, 9, XVII, I, X, 3. Le document de 1343 dont il va être question a été découvert par un homme auquel les études de cette époque doivent tant, le Prof. Cipolla.

Ce que nous ne savions pas, et que nous révèle une récente découverte, c'est que, bien avant d'entrer au couvent, il avait les ordres mineurs. Une révélation ? C'en est une vraiment. Gherardo est qualifié « cleric florentin » dans un *motu proprio* de Clément VI par lequel il est nommé à une fonction curiale (45).

Ce *motu proprio* est daté du 13 mars 1343. Or, les documents prouvent que Gherardo, le « cleric florentin », cette même année 1343, est déjà entré à la Chartreuse le 28 avril. Nous devons donc placer sa vocation définitive dans l'intervalle entre ces deux dates si rapprochées. Il ne me semble pas bien difficile de comprendre ce qui s'est passé.

Une place officielle, sollicitée pour l'humble pénitent (par qui ? par des amis, qui sait ? par son frère, peut-être ?) et accordée par le pape, a dû être le dernier coup porté à son indécision. Elle l'a chassé, si je puis dire ! Il s'en est allé faire à la Sainte-Baume un dernier pèlerinage (46), et, de l'autre côté de la montagne sainte, il a trouvé sa cellule à Montrieux. On peut presque deviner le jour. Nous sommes dans le Carême, dans le temps même de la pénitence. C'est assurément avant Pâques (le 13 avril cette année-là), que Gherardo quitta pour toujours le monde. Ce dut être au lendemain même de sa nomination de *scriptor*, au milieu même du mois de mars.

L'hypothèse de Foresti me semble indubitable.

Quel drame dans l'âme du frère ! La décision fut si soudaine : « *repentinâ mutatione* ». Elle le surprit. Il y avait alors un peu plus d'un an qu'il était de retour en France (en février 1342), après une absence assez prolongée. Toute cette année, il fut le témoin anxieux de l'évolution de l'âme de son frère. Quel débat entre eux, débat d'où est sorti sa grande confession, ce qu'il a appelé son *Secret*. De nombreuses pages du *Secret* ont été écrites entre l'automne de 1342 et le printemps de 1343 (47).

(45) « Scriptor » de la Pénitencerie.

(46) Qui n'a rien à voir, ainsi que je l'ai démontré autrefois, avec un autre pèlerinage dont P. nous a laissé le récit. (*Sen.* XIV. 7).

(47) Ces dates sont certaines. J'en trouve une preuve de plus dans ces lignes du *Secret*, où P. parle de Platon : « *Incubueram alacri spe, magnoque desiderio ; sed peregrinæ linguæ novitas, et festinata præceptoris absentia præciderunt propositum meum* ». Le maître en question est Barlaam, et nous savons la date où il a quitté Avignon, puisqu'il fut nommé évêque de Gerace le 2 octobre 1342. Il est bien entendu que P. a retrouvé son œuvre en d'autres temps, car sans cela il ne serait pas Pétrarque, mais la date première de cette partie du *Secret* n'est pas douteuse.

A ce moment-là, la conversion de Pétrarque était loin d'être définitive. Nous sommes loin déjà de son premier élan, de la rencontre du moine augustin, de la lecture de saint Augustin sur le sommet du Mont Ventoux : il y a de tout cela dix ans bientôt passés (48). Et depuis, combien de rechutes ! C'est une longue étude à faire, et elle est fort délicate. Il ne faut pas croire que l'amour de Madame Laure fût, aux yeux de l'amant, exempt de tout péché : les gens qui en douteront n'ont qu'à lire le *Secret*, sans compter maint poème du *Canzoniere*. Mais tout n'est pas là, et nous ignorons bien des choses.

Nous n'ignorons pas, du moins, la naissance de deux enfants naturels.



L'histoire des péchés et de la pénitence a laissé des traces dans des poèmes italiens. Voici par exemple un sonnet, que j'ai supposé adressé à Giovanni Colonna di San Vito (49), hypothèse aujourd'hui bien confirmée et admise. Foresti en a bien ingénieusement fixé la date.

Dans les onze premiers vers de ce beau sonnet, le poète vante à son ami les hauts principes de la pénitence chrétienne, et l'engage à suivre l'appel du ciel vers la voie étroite de la vertu. Mais, il s'arrête brusquement, par un retour sur lui-même :

On pourra bien me dire : O mon frère, tu vas
montrant aux gens une route, où souvent
tu t'es égaré... et tu l'es plus que jamais !

Il s'agit manifestement de la vocation qui entraîne San Vito au couvent, et puis des rechutes de Pétrarque au péché. A quel moment a-t-il pu tenir ce discours à son ami ? Le vieux soldat était moine avant 1339, peut-être 1338 (50). Or, nous avons des lettres que Pétrarque lui écrivait avant qu'il fût entré en religion,

(48) Je me tiens, pour cette date et toutes les autres, au compte usuel, que Foresti défend heureusement, et n'adopte pas le grand recul d'un an que nous a proposé Lo Parco. J'ai déjà discuté la chose avec Lo Parco, et il a rendu assez de services à la science pour pouvoir accepter sur ce point une contradiction.

(49) *Chronologie* p. 78. Sonnet *Poi che voi ed io*, que j'ai traduit dans mon *Pétrarque*, de la collection *Les Cent chef-d'œuvres*.

(50) Avant la lettre *Fam.* III. 13, qui est du 22 juin 1338 ou 1339

et ces lettres ont avec le sonnet de frappantes ressemblances. Ces lettres doivent être de 1336, et on peut attribuer à la même date le sonnet (51).

C'est, notez-le, dans l'automne de 1336, que Pétrarque voit naître Giovanni, son infortuné fils.

* * *

Après ce retour en arrière, revenons à 1342 et 43, à l'heure dramatique. Alors, comme en 1336, Pétrarque était engagé dans des amours irrégulières ; il attendait encore la naissance d'un enfant (52). Mais les remords tombaient comme grêle sur son âme. La crise fut définitive. Il nous l'a dit en propres termes dans cette autobiographie qu'il a adressée à *la Postérité* : il fixe sa conversion véritable au printemps de 1343, « alors, dit-il, que j'approchais de ma quarantième année. » Pensons au carême de 1343, et au départ de son frère. Tout cela se tient.

Foresti veut rattacher à ce même printemps un autre document, bien beau et bien rare dans son accent désolé, les *Psaumes pénitentiels* de Pétrarque, dont on ne s'est pas assez occupé de notre temps, alors que les siècles passés lui donnaient la place la plus importante. C'est une œuvre d'angoisse et de misère, le cri désolé du pêcheur qui sans cesse retourne au péché.

(A suivre.)

Henry COCHIN.
Membre de l'Institut.

(51) Fam. II. 5. 9. Tout le raisonnement de Foresti sur les lettres 1, 6, 7, 8 du second livre est à suivre. Il les suppose toutes des morceaux d'une même lettre. Je rappelle que Fracassetti les datait de 1331, mais à tort.

(52) Qui fut sa fille Francesca.

Les récents progrès des Études Pétrarquesques

ARNALDO FORESTI

(Suite) *

Nous ne saurions rien de précis sur les Psaumes, si nous ne les trouvions unis à une lettre de la vieillesse du poète, adressée à un ami, qui nous présente une fois de plus le type du soldat devenu moine : Sacramor de Pommiers (53). Ces Psaumes, dit-il à Sacramor, je les ai écrits « jadis au temps de ma misère ». Et il les a écrits tous les sept le même jour, et « même pas en un jour entier ». Ce fut une brûlante improvisation. Peut-on douter qu'elle se rattache au grand drame de 1342 et 1343, la grande et dernière rechute, et la poignante péripétie : l'entrée du frère à la Chartreuse ? Faut-il aller plus loin et supposer que les Psaumes ont été écrits le jour même où d'Avignon Gherardo gagnait Montrieux pour n'en plus sortir ?

Et pourquoi ne le supposerait-on pas ? Cela paraît si probable.

•••

Oui, nous l'avons vu, de grands, de profonds changements se sont opérés dans la vie de Pétrarque à l'approche de sa quarantième année. — 1341 ! C'était le couronnement au Capitole, le triomphe, la gloire ! L'enivrement ne dura pas longtemps. Il s'efface jour par jour. Nous avons vu quelles furent les déceptions matérielles, vexations, humiliations ; et puis, et surtout la grande crise morale. Moins de deux ans après le couronnement, voici en quels termes le poète parlait de la gloire :

« La vraie gloire, c'est celle que ne célèbre pas la foule... c'est celle qui s'établit et se nourrit dans l'âme... par la douce mémoire des bonnes actions, celle qui, sans bruit théâtral, sans faveur du vulgaire, a pour témoins la foi et la conscience. » (54).

(*) Voir page 85-104.

(53) *Sen.* X. I.

(54) *Fam.* V. 17.

Or, ces paroles d'humilité, elles ont été écrites à l'heure même de la grande émotion, à la fin du carême de 1343. C'est à cette même époque qu'il faudra désormais rapporter la Chanson de la Gloire, et l'interpréter dans ce sens (55).

Quand le poète a chanté :

Une dame bien plus belle que le soleil !

on a cru que c'était avant le Capitole, et dans l'enthousiasme de l'attente. On a mal lu. C'est au retour, après ! La Gloire est toujours belle, mais qu'est-elle auprès de la Vertu ? Les temps qui ont suivi 1341, ce sont ceux, nous l'avons vu, des grands changements. Saint Augustin dit à Pétrarque : « T'es-tu récemment regardé dans ton miroir ? »

Le premier coup a été le procès. Les hommes sont ainsi faits que parfois un ennui humiliant retentit dans leur vie plus que les grands événements. Après le jour de gloire, le lauréat d'hier rencontre la malveillance, l'injustice, la rancune, sans doute la raillerie. Il y a aussi le remords peut-être : on s'est abaissé quelque peu, en vue de la fortune, et on ne l'a pas gagnée. On reste pauvre et l'on garde le ridicule. La Gloire a reçu un coup ?

Après cela est venue la grande aventure du frère. La Vertu s'exalte au-dessus de la Gloire. Nous touchons à l'heure de la conversion (56). Cette heure coïncide assurément avec celle de l'entrée du frère au couvent.

Maintenant, que l'on examine les poèmes qui, dans le *Canzoniere*, entourent la Chanson de la Gloire, et l'on verra que cette fameuse Chanson forme groupe avec un ensemble de poèmes qui touchent à la conversion, ou appartiennent à la même époque (57). Et en prenant les choses à ce point de vue, on comprendra le ton et l'accent des vers finaux de la Chanson, de ce mystérieux *Com-*

(55) Voir la belle étude de Foresti dans l'*Ateneo* de Brescia, 1921. (*La Canzone della Gloria e il suo messaggio*). Je signale encore un article qui propose deux variantes, peut-être plus discutables, à la Chanson de la Gloire. (*Giorn. stor.* LXXXIII, 1924). J'ai pu arriver à traduire la Chanson de la Gloire toute entière dans mon *Pétrarque des Cent chefs-d'œuvre*.

(56) Il faut distinguer dans la « conversion » deux choses, la « conversion » proprement dite, la rupture avec le péché, celle dont on fixe ici la date ; ensuite la résolution intellectuelle, la volonté de se consacrer uniquement aux choses saintes. Celle-là n'a jamais été définitive.

(57) Elle suit le Sonnet 118, qui est du 6 avril 1343, elle précède 120, qui est de l'automne de la même année, et 122 qui est du 6 avril 1344.

mialo, qui annonce une grande nouvelle, un événement capital.
Voici comment aujourd'hui, je traduirais l'*Envoi* :

Chanson ! à qui dirait obscure ta matière,
réponds : « Je n'en ai cure ; car bientôt j'espère
« que, par un autre message, la vérité
« en mots plus clairs se manifestera !
« Je ne suis venue que pour éveiller les gens,
« Si celui qui m'a ordonné ceci
« Ne m'a pas trompée, quand je me partis de lui. »

Que de merveilleuses conclusions morales nous apportent ces savantes discussions de critique et de chronologie !

• • •

Quand et comment les Psaumes ont-ils été envoyés à Gherardo, l'humble chartreux, à Montrieux ? C'est encore un point qui nous apparaît très clairement, et qui a été établi par notre critique, alors qu'il commençait une étude qui a pris ensuite dans ses travaux une place de premier rang, celle des *Bucoliques*.

Je n'entre pas dans sa discussion : il a bien prouvé, je crois, que l'ensemble des *Bucoliques* est de 1347, alors que quelques *Eglogues* pourtant dataient de l'année précédente (58). Mais ici il s'agit de la première *Eglogue*, celle où Pétrarque s'est représenté lui-même sous le nom de *Sylvius*, l'homme des forêts, et a donné à son frère le moine le nom transparent de *Monicus*. Il a écrit ce poème après sa première visite à Montrieux (59) ; et il l'a envoyé à son frère, mais non sans s'expliquer et même s'excuser auprès du saint auditoire de la Chartreuse pour la forme du poème, teinté de mythologie. Cet envoi, ces excuses sont le sujet de sa lettre du 2 décembre 1347 (60).

Aucun doute là-dessus. Mais ce que l'on a cru, bien à tort, c'est qu'il s'agissait du même poème dans une autre lettre, antérieure de plus de deux mois (25 septembre) (61). Le ton même de cette lettre aurait dû prouver qu'il s'agissait d'autre chose, d'un autre

(58) En 1348 ou 49 au plus tard, le *Bucolicum Carmen* est terminé. Quant aux additions postérieures, nous en reparlerons.

(59) Sur les deux visites à la Chartreuse, voir mon *Frère de Pétrarque*.

(60) X. 4.

(61) X. 3.

écrit, d'un écrit purement religieux, et au sujet duquel le poète n'avait aucunement à s'excuser.

Sa lettre du 25 septembre est une lettre de haute dévotion. Il entretient son frère des lectures qui conviennent à un moine, les Pères, la vie des Saints, et enfin le psautier, qui jamais « ne doit sortir de ses mains », ainsi que dit saint Jérôme. Et il ajoute, incidemment :

« D'après le psautier, j'ai écrit jadis (*pridem*) à ma façon, je ne sais quoi de poétique ; j'ai vu que la chose te plaisait, mais, pour ne pas t'accabler pour l'instant, je la réserve pour te la faire remettre par le prochain messenger ».

Il s'agit là clairement d'un écrit pieux sur la manière des Psaumes, et Pétrarque en annonce l'envoi sans aucune restriction. Ce n'est évidemment pas le même que celui dont il est question dans la lettre de décembre, laquelle n'est qu'un long plaidoyer et commence ainsi : « Si je connais bien la ferveur de ton âme, tu auras horreur du poème joint à cette lettre, comme étant en désaccord avec ta profession ? » Il est certain qu'il s'agit dans les deux lettres de deux écrits différents, et il n'est pas malaisé de croire qu'entre les deux lettres, en avait passé encore une autre, accompagnant le « *nescio quid* » annoncé par la première. Ici s'impose une ingénieuse hypothèse : le premier envoi était celui des *Psaumes*.

Et si l'on admet que cette œuvre ait été si tôt aux mains des Chartreux, on explique l'incroyable diffusion des *Psaumes*, qui surprenait Novati. Ils se sont transmis de Chartreuse en Chartreuse (62).

* * *

Si Pétrarque a dû tant s'excuser pour envoyer à Montrieux une églogue, peut-on croire qu'il y ait envoyé un sonnet ? Voilà encore une curieuse hypothèse (63), au sujet d'un beau sonnet, sur

(62) J'ai déjà observé combien les monastères des Pays-Bas contenaient de Mss. de Pétrarque. (*Miscellanea Renier*. Etude sur un Ms. de la Bibliothèque royale de Bruxelles). C'est aussi dans un Ms des Pays-Bas que V. Rossi a fait sa plus récente découverte.

(63) *Un saluto e un sospiro di F. P. alla Certosa di Montrieux*. Emporium. 1918.

lequel les critiques se sont jusqu'ici épuisés. Je le traduis, autant que la chose est possible :

Plus avec désir j'étends les ailes
vers vous, o douce troupe amie,
et plus, avec la glu, la Fortune empêche
mon vol, et me fait aller en errant.
Mon cœur, que malgré elle j'envoie tout à la ronde,
est toujours près de vous, au val ensoleillé
où notre mer le plus enveloppe la terre :
l'autre jour en pleurant je me partis de lui.
Moi, j'ai pris vers la gauche, et lui le droit chemin,
moi, tiré par la force, et lui d'amour suivi,
lui à Jérusalem, et en Egypte, moi !
Mais dans la douleur, la constance est réconfort ;
car, par un long usage entre nous établi,
être ensemble est pour nous et rare chose, et courte

Quelle est la « troupe amie », près de qui reste son cœur ? Ce peut bien être celle dont il a dit : « Je suis venu dans le Paradis : j'ai vu les anges sur la terre ! » — Sans doute. Nous verrons ! Mais d'abord, quel est le val ensoleillé, non loin duquel la mer italienne — la Méditerranée — enveloppe la terre plus que partout ailleurs ? On a tout supposé. Pour ma part, j'avais fixé les yeux (en hésitant) sur le golfe de Naples. Cette difficulté géographique paraissait la plus insoluble. C'est celle que Foresti a résolu le plus aisément.

La « valle aprica », c'est celle du Gapeau, et la Chartreuse de Montrieux. Et l'historien me fait l'honneur de reprendre tout au long la description que j'ai donnée jadis de ces lieux sauvages et rians. Il y ajoute de bonnes indications de paysage, empruntées au seul livre qui existe sur Montrieux (64). Si l'on monte à pic au-dessus du couvent un quart d'heure à vingt minutes, on découvre une des plus belles vues du monde. Et l'on a devant les yeux, en fait, depuis la baie de Toulon et la presqu'île de Giens jusqu'à la mer, la côte la plus « *implicata* » qui soit, et plus enveloppée de mer (65).

N'y a-t-il pourtant aucune objection à cette hypothèse : que le sonnet est fait pour les moines et écrit au retour de Montrieux ? D'abord, il faudrait croire que le poète italien pouvait faire des

(64) Le livre de Villeneuve-Flayosc. (Brignoles. 1895).

(65) L'image des terres enveloppées se trouve encore dans les *Psaumes pénitentiels* : « Terram aquis involvisti. » (Psaume IV).

vers italiens pour des moines provençaux. C'est une question ? Mais on peut l'écarter : rien ne prouve que Pétrarque ne faisait pas des vers pour des Provençaux, puisqu'aussi bien il en faisait pour Laure. Et puis, il pouvait y avoir des Italiens au couvent, puisque Gherardo y était. Rien ne prouve, d'ailleurs, que dans la sainte maison elle-même, quelque désir ne se fût pas glissé de voir un exemple des célèbres poèmes. Qui sait si, au départ, on n'avait pas sollicité du poète un souvenir, en ce jour sans pareil où les saints solitaires l'avaient reconduit jusqu'aux limites de leur forêt ? Là il les avait quittés, eux retournant au ciel, — Jérusalem céleste, — et lui s'en retourna à Avignon, — Babel du monde ! (66). — C'est bien le sujet du sonnet vraiment.

Une chose m'étonne plus. N'y a-t-il pas, dans ce sonnet-là, une allusion à ces amours profanes ? Voyez ce qu'il dit (dans des vers un peu confus), ce qu'il dit de son cœur. Ce « cœur » pour le moment resté à Montrieux, est « par un long usage » accoutumé à être séparé de lui. Lui et son cœur ne sont jamais ensemble que « rarement et pour peu de temps ». Qu'est-ce à dire ? — C'est le langage habituel aux amants, et quoique Pétrarque n'ait pas abusé de cette image (67), il l'a pourtant assez employée pour qu'il n'y ait pas de doute. Donc, je me pose la question ? Écrivant à la Chartreuse, pouvait-il se permettre une telle allusion ?

Mais il écrivait aussi à son frère, qui connaissait sa vie, ses angoisses, ses remords : et d'ailleurs qui donc ne connaissait pas Pétrarque comme poète amoureux et pénitent ?

En somme, avec un petit reste d'hésitation, j'admets la conclusion et je rattache le sonnet à la première visite à Montrieux. J'ajoute le dernier raisonnement à tous ceux qu'a utilement groupés Foresti pour centraliser toute l'histoire du frère de Pétrarque.

VII

Un des centres importants de l'histoire de Pétrarque est dans les poésies latines du milieu de sa vie. Nous avons déjà dit un mot des recherches de Foresti sur les *Bucoliques*, et nous en ver-

(66). La Babel ou Babylone de P. est égyptienne. C'est le Caire.

(67) Sonnet 15 : *Come posson queste membra-da lo spirito lor viver lontane ?* Sonnet 111 : *La donna ché il mio cor nel viso porta*. Ce ne sont pas les seuls exemples.

rons le développement. Arrêtons-nous d'abord à ce que j'appellerai : tout un jardin d'*Épîtres métriques* ! C'est un sujet auquel je me suis bien appliqué jadis, et où j'ai joie à me voir, sur de nouveaux éléments, discuté, approuvé, rectifié (68).

Il y a, dans les *Épîtres métriques* de grandes confusions, et cela vient de deux choses : le vague nécessaire de l'expression dans des poèmes latins, et la tendance du poète à grouper les lettres que rapproche une certaine harmonie de sujet, sans s'occuper trop des dates.

Voici, par exemple, deux lettres qui nous emmènent à travers les Alpes, en des voyages aventureux. On les réunit volontiers aux mêmes dates et aux mêmes causes. L'erreur est grande. En voici une, qui est presque certainement de 1345. Elle est adressée à Guglielmo da Pastrengo, grammairien véronais, un ami de l'âge mûr (69). Elle est très belle : en termes magnifiques y sont décrites les Alpes du Nord de Vérone et les sources de l'Adige :

... J'ai contemplé ces portes de l'Italie, construites, non de pierre, mais de diamant superbe... j'ai vu ce seuil glacé, ces barrières élevées par la main du suprême architecte, — et les eaux sonores, et l'Adige bleu...

Le voyage dont il s'agit n'est pas un voyage de mission diplomatique, comme nous en verrons. C'est au contraire presque une fuite, un retour en France par des voies détournées, après que les Visconti ont conquis Parme sur Azzo di Correggio. L'ami du vaincu ne pouvait pas, on le comprend, passer par les États du Milanais triomphant.

* * *

Un groupe important d'*Épîtres métriques* appartient aux années qui suivent le Couronnement et la crise morale dont nous avons parlé, jusqu'au moment de la séparation d'avec les Colonna et le grand départ d'Avignon, « enfer des vivants ». Ce

(68) Le principal travail de F. sur les *Epistolae metricae*, est celui-ci : *La data e l'occasione di alcune epistole poetiche del P.* (Ateneo di Brescia, 1920). Je signale encore un article du distingué critique dans le *Giorn. stor.* LXXV. 1920, au sujet d'un article que je venais de faire paraître moi-même dans le *Giorn. stor.* sur un manuscrit parisien (B. N. lat. 8133).

(69) III. 20. Elle se trouve dans un groupe de lettres adressées à Pastrengo. — Sur ce voyage voir dans l'article de F. intitulé : *Viaggi di F. P. dall'Italia ad Avignone*, le deuxième chapitre : *Alle fonti dell'Adige, in viaggio per Avignone, con una missione per papa Clemente VI.* (Dans l'Archivio storico italiano, 1920).

sont des années d'incertitude. Pétrarque a devant lui sa grande patrie ; il n'a pas sa petite patrie, sa ville. Nous l'avons vu à Parme. Nous le trouvons en 1347 à Vérone, où il arrive en mission officielle, porteur d'une lettre de Clément VI à Mastino della Scala. Il se tient en relations avec ses amis de Naples : son vieil ami Lelio de Leli y porte une Epître à Giovanni Barrili, qui va devenir sénéchal de Provence. La désolante année 1348 approche, celle de la peste, de la mort de Madame Laure, du Cardinal Colonna, et de tant d'amis ! Mais tout le rattache à l'Italie.

Voici Parme encore ! C'est une Epître adressée, comme d'autres, à Pastrengo (70). Il s'agit d'une grande affaire : la santé de notre héros, et les médecins ! Pétrarque a la fièvre. Ce n'est pas une raison pour chercher la date par comparaison avec d'autres lettres, en vers ou en prose, où il s'agit aussi de fièvre. Notre homme est un fébricitant habituel. J'ai réuni une fois tous les textes où il s'agit de sa santé, et je les ai remis à un maître de la science médicale. Sa conclusion fut celle-ci : Pétrarque est un vieux paludéen (71). Il nous a dit bien des fois lui-même que la fièvre est son hôte familier.

Il faut chercher dans l'Epître autre chose que la santé. On y trouve la ville de Parme, mais non pas Parme sous les Correggio, pas davantage Parme assiégée, comme on l'a cru ; non ! D'un coup d'œil très juste, Foresti a reconnu Parme soumise aux Visconti, et subissant un dur régime d'oppression. Cette lettre est une des plus lugubres que le poète ait écrites. Tout est sombre : la ville autant que la maladie. Puisse venir la mort ! C'est l'année terrible, où toutes les douleurs de l'âme, et la maladie du corps ont accablé Pétrarque. L'Epître est de 1348.

L'Epître suivante parle encore de la fièvre. Mais il ne peut pas s'agir du même accès (72). Ici le poète est guéri ! Et, chose bien

(70) III. 11.

(71) Un jeune et très distingué médecin d'Italie a commencé récemment à s'occuper de la santé de P. C'est le Dr Luigi Torraca, fils de mon éminent confrère et ami, F. Torraca.

(72) III. 12.

rare, il chante les louanges d'un médecin, et d'une certaine potion merveilleuse qui l'a soulagé sur l'heure.

Si l'Épître se trouve là c'est par une de ces similitudes de sujet où Pétrarque, en rangeant ses œuvres, s'est laissé prendre plus d'une fois. L'Épître, comme on va voir, est d'une autre époque, et cela nous le tenons de Pétrarque lui-même. Il a rappelé toute l'affaire dans des lettres de la fin de sa vie, au temps de ses grandes querelles avec les médecins (73), et il nous a assuré que l'histoire de la fameuse potion remonte au temps de son « adolescence » (74).

Le raisonnement sur ce point « médical » est excellent. Je discuterais un des arguments de Foresti : une lettre favorable aux médecins, semble-t-il nous dire, ne pouvait être qu'antérieure à la grande querelle avec les médecins, à 1351 par exemple. La chose ne me paraît pas si sûre que cela. C'est une affaire complexe que cette querelle : Pétrarque ne s'y montre pas toujours également violent. Parmi les médecins de la fin de sa vie, il y avait du moins un ami, et la discussion avec lui est vive sans doute, mais toujours courtoise.

Il y a plus. Dans une lettre de 1363 (75), je trouve l'éloge d'un médecin, et cela, dans une lettre adressée à un autre médecin ! Cette lettre établit une distinction entre les bons et les mauvais médecins ; ceux-ci sont pédants et verbeux. Et à l'appui, le philosophe raconte comment jadis, auprès de lui, à Milan, se pressaient les plus fameux praticiens, désireux de faire, en lui donnant leurs soins, leur cour au Seigneur de la ville. Parmi eux, il s'en rappelle deux en particulier ; l'un par son bavardage, l'assommait ; mais l'autre s'approchait de son lit en silence et lui tâtait le pouls ; puis allait hors de la chambre, délibérer avec ses confrères, après quoi, il revenait près du malade et l'engageait simplement à avoir bon courage. « Celui-là, dit Pétrarque, je le regardais comme mon père et mon sauveur ».

(73) Voir *Sen.* 3 et 4. La première est sa lettre à Boccace contre les médecins, la seconde est adressée à Donato degli Albanzani, qu'il prie de remettre la première à Boccace, et auquel il explique sa vieille querelle avec les médecins, dans les détails.

(74) Ceci suffit pour nous faire croire que l'Épître n'est pas adressée à Pastrengo, que P. n'a connu qu'au milieu de sa vie.

(75) *Sen.* III. 8.

Après la triste année 1348, une aurore va paraître, une nouvelle ville va être ouverte au poète errant, ville qui lui restera chère jusqu'au bout : c'est Padoue. Il n'y arrivera que le 10 mars 1349. Mais l'espoir devançait l'évènement. On en trouve l'expression dans une courte et mystérieuse épître qui a souvent attiré l'attention par le nom du destinataire. Elle est adressée au fils de Dante (76). Elle est de 1348. Cette année se peuple d'une foule de documents.

Foresti en ajoute un de plus, qu'il va chercher, non dans les Épîtres métriques de Pétrarque, mais dans celles de Boccace. C'est ici un de ses plus curieux raisonnements, un modèle de discussion (77).

On a généralement attribué à cette même année 1348 une lettre adressée à Giberto, grammairien de Parme (78), bien importante puisqu'elle nous ramène devant les yeux la douloureuse figure de Giovanni, le malheureux enfant de Pétrarque. La lettre ne peut pas être de 1348, puisqu'elle est datée de Padoue. Foresti l'attribue très justement à 1351. Il en tire, pas à pas, toute l'histoire de l'éducation de Giovanni.

A l'âge de sept ans, le pauvre enfant avait été confié à cet excellent et digne ami de Pétrarque, le serviteur fidèle des Correggio, Moggio de Parme. Puis Pétrarque venant à Vérone, l'enfant fut remis à un grammairien véronais, Rinaldo Cavalchini, de Villafraanca. Et ce fut seulement pour quelques mois, à partir de 1351, qu'il eut Giberto pour maître.

En juin de cette année-là, Pétrarque part pour la France, et il emmène avec lui son fils. On sait combien ce dernier séjour à Avignon lui fut pénible et mélancolique. Il revenait là, à la cour

(76) *Ep. metr.* III. 7.

(77) *Epistola poetica del Petrarca, falsamente attribuita al Boccaccio.* — *Real istituto Lombardo*, 1921.

(78) Voir dans la deuxième série des *Postille di Cronologia P.* le ch. II (Extrait de la *Rassegna*. XXX. 1923). — Il s'agit de la lettre *Fam VII. 17.* — Au même Giberto de Parme est adressée, comme l'établit Foresti, la lettre *sine titulo. II* — Sur Giovanni, fils de P., voir mon « *Ami de Pétrarque* ». (Champion, 1894).

pontificale, le cœur tout plein encore d'amers souvenirs, et il y revenait pour reprendre l'humiliante posture de solliciteur. Rien de plus déprimant pour son âme orgueilleuse. Il sollicite pour l'enfant du péché; il a obtenu déjà pour lui la légitimation; et maintenant il veut le doter de moyens d'existence : il réussit enfin. Le 9 juin 1332, il obtient un canonicat à Vérone, et aussitôt renvoie le pauvre jeune chanoine à l'école de grammaire de son maître Rinaldo. Nous avons ici toutes les dates de la jeunesse de l'enfant de malheur, que son père, si injuste pendant sa vie, pleurera après sa mort, tristement.

VIII

Ce dépouillement sagace des Epîtres en vers entraîne parallèlement une étude des lettres en prose. J'ai, en 1904, le premier étudié, avec quelque détail, le manuscrit qui vient de Manzini della Motta, et que possède notre Bibliothèque nationale (79). Depuis lors la science a fait un grand usage de ce fameux manuscrit; il est une des bases du difficile travail institué pour la constitution d'un texte critique de l'Épistolaire. C'est ce qui apparaît dans un mémoire vraiment définitif publié par le chef actuel des pétrarquaisants, Vittorio Rossi. Du mémoire de Rossi, Foresti a donné une judicieuse analyse, que je signale en passant, sans m'y arrêter, mais qui m'éclaire sur bien des points pendant que je poursuis son dépouillement des Epîtres latines (80).

De ces Epîtres, voici un groupe important; car il éclaire les premières relations de Pétrarque avec ses amis de Florence, avant et après son unique visite à Florence en 1350 (81).

Au printemps de 1348, sur les bords du Pô, où il était assis, dit-il, « triste et grave » (82), il fut vraiment assailli de lettres venues de Florence; l'une en prose venait de Giovanni dell' In-

(79) *Lat.* 8563. Mon article a paru en 1904 dans le volume collectif *Petrarca e la Lombardia*. — A cet article, mon éminent et toujours regretté ami Francesco Novati a ajouté une note excellente, où il établit la personnalité de Manzini della Motta (*Chi fù il postillatore del Parigino? Même recueil*). — De mon article sur le *Par. lat.* 8568, Foresti a rendu compte dans le *G. S.* LXXV. 1920.

(80) *G. S.* XXVII. 321.

(81) *Per la storia del carteggio di F. P. con gli amici fiorentini* (*G. S.* LXXIV, 1919).

(82) *Canz. Italia mia*.

cisa (83), et les deux autres, en vers, de deux jeunes gens dont les noms, dans la poésie, avaient déjà quelque réputation, Bruno di Casino et Zanobi da Strada. Pétrarque a répondu en vers à l'un et l'autre (84).

Zanobi paraît assez souvent dans la vie de Pétrarque, figure d'ailleurs assez falote, et personnage de second plan. Plus tard, il sera couronné de lauriers, à l'instar de Pétrarque, et cette parodie soulèvera de grandes colères. Mais au temps où nous sommes, il ne paraît encore que sous les traits d'un ami dévoué : le maître a reçu ses vers avec plaisir et y a répondu.

La date de cette réponse est une question. Elle semble devoir être de 1348, et tout porte à le croire. Mais elle parle de Jean, dauphin de France, notre futur roi Jean, et de l'invitation qu'il fit à Pétrarque de venir à Paris. Cela ne peut être qu'en 1350 ! Comment faire ? Foresti tranche dans le vif. Les vers sur Jean et Paris ont été ajoutés après coup, et ce n'est pas là la seule interpolation de cette Épître. Elle est bien de 1348, et comme telle se rattache à tout un groupe de lettres en prose du même temps (85).



La même étude va nous fixer sur le début des relations avec le plus grand des amis florentins, Boccace lui-même. Je crois que tout est clair désormais dans l'histoire de cette fameuse amitié naissante (86). — En 1350, à la fin de l'été, cette nouvelle arrive à Boccace : le grand Pétrarque se décide à visiter son ingrate patrie. Aussitôt, comme don de bienvenue, Boccace lui envoie, sur sa route, un poème. Puis il part lui-même au-devant de lui. C'est vers la fin de septembre que les deux poètes se rencontrent. Et puis Pétrarque arrive à Florence, il y fait peu de séjour, et repart pour Rome le 12 octobre : je ne dis rien de la suite, l'accident de Bolsena et le reste (87).

(83) Voir *Fam.* VII. 10. 12. 14, et *Ep. métr.* III. 18.

(84) A. Bruno III. 10, et à Zanobi III. 8.

(85) Voir mon article : *Pétrarque et les rois de France*. (Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France).

(86) Par l'analyse principalement des lettres *Fam.* XXI 15, et *Sen.* XI. 1.

(87) III. 17.

Mais sa réponse à Boccace ? Qu'en est-il ? Au reçu du poème, il a improvisé une réponse, avec son usuelle facilité. Puis il l'a égarée ; un peu plus tard, à Rome, il la retrouve, et il l'envoie.

Nous savons la date où elle arriva à Florence : c'était en même temps qu'une lettre en prose, adressée à un autre ami dont la personne est bien notable aux yeux de Pétrarque (88), et c'est seulement le 6 janvier 1351. Et c'est de ce poème-là qu'il est question dans une des lettres de Nelli (ce dont je n'avais pu me douter jadis quand je publiais les lettres du bon prieur des Saints Apôtres).

Ce rapide tableau nous met en présence, aux dates voulues, du groupe des amis florentins, Giovanni dell'Incisa, Bruno Casini, Zanobi da Strada, Francesco Nelli, et enfin, — *last but not least*, — Lapo di Castiglionchio. Celui-là est le grand initiateur de Pétrarque à ce qu'il ne savait pas encore de Cicéron et de Quintilien. Il faut voir avec quelle ingéniosité et quel respect pour le maître, Foresti, à ce sujet, commente et complète le beau chapitre de Pierre de Nolhac. Je n'en dis pas plus.

• • •

Voilà une autre affaire encore, qu'il faudra sans doute changer de date : c'est cette jolie aventure, la nuit passée aux portes de la ville de Vicence, et toute consacrée à une longue discussion pour et contre Cicéron, avec les érudits de la ville, sortis au devant de Pétrarque. On attribuait l'aventure à 1351 ; il paraît probable qu'elle est plus ancienne d'un an ou même davantage ; probable mais non certain. Et la chose n'est pas sans importance, par les répercussions d'une pareille date sur celles des allées et venues de Pétrarque, en ces années-là, dans le Nord de l'Italie.

• • •

Bien plus capitale à fixer est la date de l'*Épître à la Postérité*, cette autobiographie précieuse que notre grand homme n'a jamais terminée. Ceci touche à cette grave question : la forme et la composition de la première collection des *Lettres familières*.

(88) Var. 45. — A Lapo di Castiglionchio.

En 1349, Pétrarque, installé à Padoue, croit sa demeure et sa destinée établies pour toujours, et ses erreurs terminées. Il va donc songer, dans les années qui viennent, à fixer l'histoire de sa vie, et pour cela il met en ordre huit livres de lettres (89).

Or, cette première collection est précédée d'une épître dédicatoire, qui fait mention de l'*Épître à la Postérité* ; cette épître dédicatoire est datée de 1350. Il en résulte qu'à cette date existait déjà l'*Épître à la Postérité*. Mais son texte même permet de préciser davantage : il est facile de constater qu'elle se terminait avec la mort du Seigneur de Padoue, celui qui avait accueilli Pétrarque à Padoue. Or, Jacques de Carrara fut assassiné le 19 décembre 1349. — D'ailleurs, ce récit de sa vie, qu'il avait arrêté là, Pétrarque le considère toujours comme inachevé, encore qu'il y ait ajouté quelques faits jusqu'à ses derniers jours (90).



Nous avons vu préciser les dates concernant les allées et venues de Pétrarque en Italie après 1347. Nous arrivons à son dernier séjour à Avignon, si fécond pour sa poésie, si amer pour sa vie et son caractère. Enfin, au printemps de 1353, il repassa les Alpes, il revoit sa patrie,

Salve, magna parens frugum !

Il ne devait plus la quitter ! Sa première aventure au retour, et qui tant irrita ses compatriotes florentins, c'est son installation chez leurs mortels ennemis les Visconti. Novati nous a donné jadis une belle étude sur *Pétrarque et les Visconti* (91), à laquelle il faut apporter quelques rectifications.

Il y a l'affaire des poires ! Petite affaire, mais pittoresque, et qui nous apprend beaucoup sur les relations de Pétrarque avec Luchino Visconti. Ces relations avaient bien précédé le séjour du poète à Milan. Elles remontaient, le croirait-on, au temps où il

(89) C'est en fait la seule collection que les éditeurs connaîtront jusqu'au dix-neuvième siècle. Il faut y ajouter le livre des lettres imaginaires adressées aux grands hommes de l'antiquité.

(90) Il l'a retouchée après la mort d'Urbain V (19 décembre 1370) et avant celle de Philippe de Cabassole. — Ces circonstances expliquent peut-être le peu de publicité de l'*Epistola ad Posteror*, que l'on rencontre dans un si petit nombre de mss.

(91) Dans le volume déjà cité : *Petrarca e la Lombardia*.

vivait à Parme, auprès de l'ennemi des Visconti. Tout en gardant fidèlement son amitié aux Correggio, Pétrarque n'avait pu se refuser à quelques relations courtoises avec le général milanais. Dans une lettre en prose (92), qui est de 1348 (13 mars), il y a la preuve de gentillesses échangées. Or, dans cette lettre, il est parlé du beau jardin que Pétrarque avait près de Parme, de ses fleurs, de ses fruits !

On en a conclu que *toutes* les épîtres latines en vers, où il s'agit de poires, sont adressées au féroce Visconti. Cela ne va pas à Foresti, qui engage une délicate discussion sous ce titre : « Pour un panier de poires. » (93). Et quels horizons, pour une si petite affaire, il va nous ouvrir !

Sur ces poires, il y a deux lettres en vers : la première (94), pleine des louanges de l'Italie, ne contient pas un mot de galanterie à l'adresse des Visconti. « Cela prouve, arguait Novati (95), qu'il n'avait pas l'âme courtisane ! » Mais l'autre poème des poires, contient cette apostrophe aux poiriers :

« Croissez ! car un jour peut-être, Il daignera toucher vos lourds fruits de sa main magnifique, l'homme le plus grand que contemple la terre d'Italie ! »

Quoi ? Tant d'éloge dans une des lettres, et rien dans l'autre ? Mais voici que dans l'autre on va trouver tout autre chose ! Foresti a mis la main sur un manuscrit, qui contient des vers inconnus, un éloge hyperbolique de la ville de Parme, que le poète appelle sa « seconde patrie ». Cet amour tendre de Parme, ces expressions amoureuses s'appliquent à merveille aux sentiments du poète à certains jours et à certaines époques, aux jours délicieux où, pour un temps, il avait trouvé à la cour de ses amis, cette patrie italienne toujours rêvée ; c'est avant la guerre, avant le siège, avant la conquête. Mais elles conviennent très mal aux jours où il allait quitter cette patrie temporaire : notez que, quand il quittera Parme, il s'en montrera si bien détaché, qu'il n'y remettra jamais les pieds. De cette affaire de poires, on tire

(92) Fam. VII. 15.

(93) Premier chapitre de l'étude intitulée : *Giovanni da Parma e il P.* — Parme, 1922.

(94) Ep. métr. II. 12. L'autre épître dont il va s'agir est : III. 6. Rossetti, p. 90.

(95) Lequel, qu'on le remarque, ne donne pas Luchino comme destinataire.

donc toute une suite de conclusions sur l'état d'âme de Pétrarque et ses premières relations avec les seigneurs de Milan.

La seconde épître des poires est bien écrite pour Luchino et donc, entre 1348 (date de leurs premières relations) et 1349 (date de la mort du milanais). La première, celle où Parme est exaltée, est bien plus ancienne : il faut la reporter jusqu'en 1344. Mais à qui s'adressait-elle ? En cherchant bien, on va le trouver. Il y a une lettre (96), où Pétrarque remercie un personnage (un juriconsulte) dont il avait reçu une lettre en vers. Il en recevait souvent, et il n'avait pas toujours le temps de répondre. Tel était le cas ce jour-là ! Pour se faire pardonner de son savant ami, il lui envoie un panier de poires, et avec les poires, faute de mieux, quelques vers cependant ! Nous y sommes !

Voilà donc le destinataire des poires et de la petite épître en vers ! Mais quel est son nom ? Nous allons le savoir. Nous partons, par des sentiers que je ne veux pas suivre ici pas à pas, mais qui mènent bien au but assurément.

Nous allons faire la connaissance complète d'un correspondant, un certain Jean de Parme (97), dont nous ne savions jusqu'ici que le prénom, la patrie et ce fait qu'il était l'ami d'un grand ami de Pétrarque, Luchino dal Verme. Ce Jean, dont nous ne savions que si peu de chose, n'était pas cependant le premier venu. Il versifiait et il dessinait. Il faisait à Pétrarque des confidences d'amour ; il lui écrivait de belles lettres en vers, et aimait à les calligraphier et à les orner de miniatures. Un jour que Pétrarque lui avait parlé par symbole, de l'arbre de la vertu, il avait pris plaisir à lui envoyer la figure d'un bel arbre.

Voilà qui nous amène à l'affaire des poires !

Le correspondant, jusqu'alors inconnu, s'appelait Giovanni de' Fedulfi. Il était au service des Visconti (98). Il faut voir combien de détails nouveaux et de dates, et d'ingénieux rapprochements nous apporte la découverte de Foresti.

(96) *Var.* 22.

(97) A *Johannes Parmensis* sont adressées une belle lettre *Fam.* IX. 4, et trois des *Variarum*, 21. 50. 61.

(98) Il se trouvait à Gênes en 1355 comme vicaire du Podesta. Et c'est la date de deux des lettres de P. (*Var.* 50 et 61). — C'est de Gênes qu'il envoyait à P. une mappemonde. Au même moment s'y trouvait Luchino dal Verme.



Les voyages des poètes, que l'on a coutume d'attribuer à leur humeur vagabonde, ont en ce temps-là bien souvent pour cause des missions diplomatiques plus ou moins secrètes. Plusieurs des voyages de Pétrarque sont ainsi dès longtemps expliqués. On nous en révèle un nouveau, et très pittoresque, qui, encore une fois, lui a fait passer les Alpes au cours de l'hiver (99). Voyons cela.

Nous sommes en décembre 1353. Pétrarque est au service du seigneur et archevêque de Milan. Il revient de Venise, où il a été inutilement traiter de la paix pour son seigneur. Il est soudain obligé de repartir. On l'apprend par deux lettres. L'une est une lettre d'excuse (100) : il avait promis sa visite à son ami Bernardo Anguissola, alors Podestà à Come pour les Visconti, et il est obligé d'y renoncer. Il donne ses raisons ; les voici : un maître dont l'autorité égale la bonté, « lui ordonne », bien mieux ! « le prie », de passer les Alpes, « qu'il ne connaît, hélas, que trop ! » L'autre lettre, qui a rapport au même voyage, n'est pas adressée à un serviteur des Visconti comme Anguissola, mais au contraire à un bon serviteur de Florence et qui déteste les Milanais, un compatriote de Pétrarque, Aghinolfi d'Arezzo. De là un contraste curieux et révélateur.

Une lettre à Socrate (101), nous apprend qu'il s'agissait d'une ambassade à Avignon. Il faut appeler encore à l'aide une Épître en vers (102), une lamentation sur le douloureux voyage, adressée par Pétrarque à son vieil ami Marco Barbato. Tout cela nous fixe sur le fait du voyage, mais ne nous apprend rien sur sa cause. On en a beaucoup discuté, et surtout, naturellement, depuis que l'affaire a attiré l'attention des Italiens *redenti* du pays de Trente. On a fait toutes les suppositions (103). Mais personne n'a songé à faire entrer en ligne de compte ce fait, dont Pétrarque fait mention dans l'Épître latine : « deux ans » qu'il vient de passer « en paix » à Milan, où il trouve un « nouvel Hélicon ».

(99) La chose lui était, nous l'avons vu, déjà arrivée. — Voir le même article (*Viaggi di F. P. dall'Italia ad Avignone*. Chap. I : *Una missione da parte dell'arcivescovo Giovanni Visconti per la pace tra Venezia e Genova*).

(100) *Fam.* XVII. 6.

(101) 28 mars 1353. — *Fam.* XVI. 3.

(102) III. 19.

(103) On a été jusqu'à examiner certains projets vagues de retour à Avignon vers 1358 ou 1359. Mais cela n'avait rien à voir avec une mission diplomatique.

Cela fixe une date, 1355, après deux ans de service chez les Visconti. Et dès lors, il sera utile d'analyser la lettre à Anguissola, serviteur lui aussi des Visconti, et auquel, en conséquence, on pouvait librement tout dire. On s'aperçoit que l'Archevêque, ayant échoué dans ses négociations de paix avec Venise (104), avait eu la pensée de s'adresser au Pape, et d'envoyer pour cela un messenger à Avignon. C'est ainsi que Pétrarque se voyait exposé à passer de nouveau les Alpes en plein hiver. Car la Provence était trop agitée de guerres pour qu'il put songer à s'aventurer par la route ordinaire (105).

Aussi il se préparait à partir. En fait, il ne partit pas (106). Mais l'examen de ces circonstances ne jette-t-il pas une lumière sur la vie de l'Italie du Nord en ces années agitées ?

X

Du séjour à Milan, nous allons voir se détacher, quelques types plaisants, et quelques curieuses aventures ; d'ailleurs l'histoire n'y perdra rien.

A l'occasion, Pétrarque savait rire, et il a dessiné parfois d'excellentes caricatures. Voici par exemple un certain Bolanus (107), qui était devenu pour lui, par aventure, un messenger habituel. On le rencontre d'abord en relations avec Nelli : j'ai constaté jadis, quand je publiais les lettres du bon prier des Saints-Apôtres (108), quelle importance présentait alors, entre correspondants, la recherche des messagers, et quelle difficulté ! On ne les choisissait pas ; on les prenait comme on les trouvait.

Done Pétrarque nous dit comment à Milan, un soir d'automne, il avait vu venir, et frapper à sa porte, un drôle de type, hâbleur, bavard, et de plus bègue, un vieux soldat errant, comme on en rencontrait plus d'un alors sur les routes (109). Ce n'était pas sa

(104) La paix ne fut acquise que plus tard, l'archevêque étant mort, et après la descente de Charles VI en Italie.

(105) En 1353, à son dernier retour de France en Italie, il avait dû rebrousser chemin après avoir tenté de traverser la Provence, et prendre la route des Alpes.

(106) Venise avait prévenu Milan auprès du pape, et l'archevêque dut s'apercevoir qu'il était trop tard, et dispenser P. du voyage d'hiver qu'il redoutait.

(107) *Un frate portalelettere a servizio del Petrarca, e degli amici suoi.* (Bolletino della civica biblioteca di Bergamo. 1921.)

(108) Paris, Champion, 1892.

(109) Voir le portrait *Var.* 44 (avec la bonne citation d'Horace. *Sat.*-I. 9).

première visite ; il était déjà venu une fois, et on ne le mettait pas à la porte parce qu'il disait aller en Toscane et connaître Francesco Nelli. Sur ce nom, et aussi pour s'en débarrasser, Pétrarque lui avait donné une lettre pour Florence. A quelque temps de là il l'avait revu, mais changé de plumage : le vieux soldat s'est fait moine, et c'est un *frate* loqueteux, mais toujours bavard et bredouillant, qui apporte la réponse de Nelli (110). Quand il repart, après des flots d'inutiles paroles, Pétrarque le suit de l'œil, et le voit enfourcher une rosse indescrivable, puis, l'un portant l'autre, le bidet et le cavalier, s'en aller l'un butant et l'autre hochant.

Pétrarque, cela est clair, a fait bientôt du vieux moine un messager habituel. Foresti a su très ingénieusement étendre l'affaire et identifier Bolanus avec un certain moine bavard et vagabond que l'on rencontre un peu plus tard, et qui vraiment ressemble au premier comme un frère (111). Celui-ci apparaît, comme messager comique, dans diverses lettres que Pétrarque adressait soit à Socrate, soit à Francesco Bruni. Si bien qu'en suivant le messager, l'occasion est bonne pour préciser maints faits concernant les grands correspondants dont il portait les lettres.

Le personnage (je suis convaincu que c'est toujours le même qu'on a vu sous sa première forme circuler de Florence à Milan en 1354) paraît plus tard comme messager d'Italie en Avignon. Pétrarque lui donne, en 1358, une lettre pour Stefano Colonna (le prévôt de Saint-Omer). Il revient en 1359 à la fin de l'été avec une lettre de Socrate et une du Cardinal de Talleyrand. On le retrouve à San Sempliciano en 1360, et enfin en 1363, lors des fameuses négociations sur le retour du Pape à Rome, il apporte une lettre du Secrétaire d'Etat Bruni. Il bredouille toujours ! *Balbutiando*, dit Pétrarque ! Cet homme-là était de Bergame, puisqu'un des surnoms que Pétrarque lui donne, c'est « *le Cicéron bergamasque* ! »

Bergame doit donc figurer une fois de plus dans les souvenirs pétrarquiques (112). Une des plus belles histoires est celle de la

(110) Lettre IX de Nelli. Voir mon édition. La lettre est de 1354.

(111) Voir *Fam.* XX. 11.

(112) Bergame a donné à Pétrarque tout un groupe d'amis, Matteo Longo, l'archidiacre de Liège, le grammairien Crottus, puis Capra. Sur ce dernier, l'étude de Foresti est : *La Gita del Petrarca a Bergamo*. (Bolletino della Civica Bibl. di B. 1923.)

visite au bon orfèvre Enrico Capra. De cette histoire, d'ailleurs, Bergame avait perdu tout souvenir (113). La lettre que les temps modernes ont retrouvée est une petite merveille. Foresti a su en compléter le charme, alors qu'il vivait lui-même à Bergame; car, il a situé la demeure même de Capra. Il a donné un paysage à l'exquise anecdote. Pétrarque jouissait cordialement de l'admiration des humbles, très semblable en cela à notre Lamartine, aisément hautain avec les grands et familier avec les petits. Je rappelle l'aveugle de Pontremoli, et Monet, le jardinier de Vaucluse : Enrico Capra est plus charmant encore. Quelle joie a eue Pétrarque de négliger les hommages officiels, pour aller voir l'humble adorateur dans sa petite maison ! Et nous connaissons aujourd'hui la petite maison, presque hors la ville, dans les jardins, toute noyée de verdure.

Nolhac (qui a tout vu !) nous a montré Pétrarque jardinier, qui plantait (en 1357) dans son jardin de Saint-Ambroise, des lauriers et des oliviers « venus de Bergame » (114). Tout porte à croire que les boutures lui venaient du jardin de Bergame, où, en 1359, il avait fini par rendre, à son tour, visite au vieil orfèvre.

*
*
*

Voici maintenant la lumière sur une petite Epître qui nous reporte en même temps aux souvenirs de Milan et de Parme (115). Elle est adressée « à un jeune homme d'heureuse nature (*bonae indolis adolescenti*), auquel Pétrarque donne conseils et encouragements vers l'étude des lettres. Rossetti l'avait crue adressée au « jeune ravennate » dont nous aurons à parler plus loin (116). Mais Foresti a démêlé que le petit poème va s'identifier par la comparaison avec une lettre à Moggio de Parme (117), le

(113) La lettre charmante qui la rapporte (*Fam.* XXI, II) était, comme toutes les autres, cachée dans un des livres inédits de l'*Epistolaire*. Elle devança cependant Fracassetti, et n'attendit pas le XIX^e s., ayant été imprimé à Lyon en 1601.

(114) *P. et l'humanisme*. II. 266.

(115) La note de F. se trouve dans sa brochure : *La data e l'occasione di alcune epistole poetiche*, IV (*La parola incitatrice del maestro*). Brescia. 1921.

(116) Il avait remarqué que, dans une lettre à Boccace, le « jeune ravennate » est qualifié « *adolescens generose indolis* ». Mais l'expression est courante. Je la trouve notamment en tête d'une lettre de saint Bernard : « *Bonae indolis adolescenti Fulconi...* » (L. II.)

(117) *Var.* 8.

bon serviteur des Correggio. Moggio avait envoyé au maître des vers de son élève bien-aimé, un enfant charmant, Barriano, fils naturel d'Azzo, l'ancien seigneur de Parme.

Pétrarque marquait dès longtemps à l'enfant grande bienveillance (118), et le bon grammairien avait rêvé d'obtenir du grand maître une réponse, en vers, aux vers de l'enfant. Pétrarque n'avait guère le temps. Serviteur des Visconti, il avait toute sa vie prise par les solennités politiques. Pourtant, à la fin, revenu à la campagne et au repos, à San Colombano, il se ravisa et écrivit les vers que l'enfant attendait.

Episode charmant. Ajoutons que l'enfant est mort jeune.

XI

Sur l'humble et bon Moggio, voici un bouquet de faits nouveaux. J'en retiens surtout ce qui touche la *Bucolique* de Pétrarque. Car c'est un sujet sur lequel je me suis trouvé un jour sur le chemin de mon savant confrère. J'avais eu la chance de rencontrer, loin d'Italie, un manuscrit qui sort probablement de la main de Moggio (119). C'est un manuscrit du *Bucolicum Carmen*, copié de sa main, et auquel il avait ajouté une lettre de Pétrarque à lui adressée. Ravi de ma découverte, j'en avais poussé un peu loin les conséquences. Je ne connaissais pas encore la grande étude de Foresti (120).

Avant cette étude définitive, nous savions bien, et dès le premier coup d'œil, que la *Bucolique*, ce recueil de poésies allégoriques, est remarquable entre toutes les œuvres retouchées et interpolées du poète, par le nombre et l'importance de ses retouches et de ses interpolations. Pétrarque, ainsi que l'on sait, a passé sa vie à se retoucher. C'était son goût, et il s'en félicitait

(118) Il avait obtenu sa légitimation en cour de Rome

(119) N'ayant pas son écriture sous les yeux, je n'ai pu conclure absolument. Ce peut toujours être une copie, mais d'un exemplaire que Moggio avait lui-même composé et offert à un autre ami de P., Neri Morando de Forli. (Voir mon mémoire dans : *Miscellanea Renier*, et l'article important que Foresti lui a consacré : *Sul codice 14781 della Biblioteca reale di Bruxelles, contenente il Bucolicum carmen del P.*)

(120) *Quando il P. fece le grandi Giunte al Bucolicum.* (R. Istituto lombardo di scienze e lettere. Vol. LXII. 1924). — Dès longtemps l'attention de F était attachée à la *Bucolique*. Je cite par exemple (cinq ans plus tôt), une étude sur une édition inconnue imprimée à Cremona en 1495 (*Bibliofilia* XX. 1919).

(121). Naturellement de ses retouches naissait des anachronismes. Les Eglogues en possèdent un, bien notable ! Dans ce recueil, terminé en 1346 (nous en avons le témoignage du poète !) il s'agit d'un fait de dix ans postérieur, la bataille de Poitiers !

Cette retouche là est admise dans un manuscrit autographe de Pétrarque (122), manuscrit qu'il avait certainement, en l'écrivant, considéré comme définitif. Pourtant, tout n'était pas dit : ce manuscrit « définitif » a été, lui-même, copieusement retouché. En se relisant, le poète sans cesse se corrigeait. Et de ces corrections, il prenait soin d'informer quelques amis, et le premier, Boccace. Peu importait qu'il eut donné une édition publique du poème, qu'il l'eut envoyée même en don, à Parme, à l'Empereur. Il ne s'en corrigeait pas moins. Son beau manuscrit autographe est couvert de grattages.

Nous savons maintenant le nombre et la nature de ces corrections. On les range en deux groupes. Il y a d'abord un groupe de cinq petites corrections, qui, pour petites qu'elles soient, ont une grande importance, car elles établissent la date de toute l'affaire. En 1359, alors que le poète ne voulait encore donner à personne son texte, Boccace s'en était emparé presque par force (123). Or, nous avons à Naples le texte même qu'avait pris Boccace (124), or il porte les « cinq corrections ».

Le second groupe est de sept corrections. Les recherches de Foresti à leur sujet sont sans doute le modèle de sa lumineuse méthode critique. Et ce qui me paraît plus instructif encore que l'explication des variantes de la *Bucolique*, c'est l'explication qui nous est fournie à ce sujet pour toute une série de lettres de Pétrarque (125). J'en suis surpris et enchanté : je trouve là la solution d'un des plus *hard knots* que je connusse dans ces difficiles études. Il faut nous y arrêter un instant.

Quelle forêt de difficultés que cette correspondance du XIV^e siècle ! Il faut se représenter ce qu'elle a pu être dans le désordre de

(121) Nollhac en a trouvé une amusante preuve dans une des *postille* qui couvrent le Plin de P. — En face du passage où l'auteur dit que le peintre Protogène retouchait sans cesse ses tableaux, P. a écrit : « Prends bien garde François, quand tu écris : *Attende, Francisce, dum scribis.* »

(122) Vat. lat. 1357, découvert par Nollhac, publié à Padoue par Avena en 1904.

(123) Voir VATTASSO : *Del P. e di alcuni suoi amici* (1904). Les découvertes faites au Vatican par Mons. Vattasso jouent un grand rôle dans tout le raisonnement.

(124) G. VIII. 17.

(125) *Var.* 65 et *Sen.* V. 1. 2. 3. 4.

l'Italie, alors que les lettres partaient quand et comme elles pouvaient, manquant si souvent de messagers, et arrivaient au hasard des aventures de route, si souvent détournées de leur destination, soit par des raisons politiques ou de guerre, soit simplement par vol, au profit des amateurs d'autographes (126).

C'est ainsi qu'on peut tomber dans un vrai nid de lettres non reçues, non envoyées, ou envoyées longtemps après, ou encore, ce qui est pire, fondues avec d'autres lettres. Ce sont là des lettres, comme dit Foresti, « contaminées ». Ce n'est pas tout : beaucoup de lettres nous sont parvenues remaniées, ramenées à une forme voulue, en vue d'une publication d'ensemble. C'est un vrai casse-tête.

Il faut voir avec quelle dextérité Foresti s'en tire, et arrive à fixer les dates des « grandes additions » du *Bucolicum*, et puis des petites. Mais cela fait rêver aux difficultés presque insurmontables que présente la grande édition critique et annotée de l'*Epistolaire*, qui se prépare à Rome. Heureusement, elle est entre les mains d'un habile savant, le maître Vittorio Rossi, et il a autour de lui d'habiles assistants (127).

XII

Pendant que nous tenons Boccace, ne le lâchons pas. Il occupe une place de premier rang dans toute la seconde partie de la vie de Pétrarque. Nous allons l'y trouver bien vivant. Voici, par exemple, un point de sa *Bucolique*. Car, lui aussi, il nous a laissé une *Bucolique*. Ce genre de composition, à l'antique, servait surtout à ces bons humanistes à satyriser, sous des noms pastoraux, les personnages de leur époque. A nous de trouver la clef, quand on ne nous l'a pas donnée !

Voici une grande Eglogue intitulée *Midas* (128). Boccace ne nous a pas dit ouvertement qui est le *Midas*. « Midas, dit-il seulement (129), était un roi de Phrygie fort avare, et dans l'Eglogue

(126) Voir ce que j'en disais, à mes débuts dans la science pétrarquiesque, dans la préface de mon édition des lettres de Nelli.

(127) Une lettre récente de Vittorio Rossi m'annonce le premier volume de l'édition critique (*Africa*).

(128) *L'Egloga ottava di Giovanni Boccaccio* (Giorn. stor. LXXVIII. 1921).

(129) Dans la lettre à Frà Martino da Signa.

il est question d'un Seigneur avare. » Mais nous devinons sans peine : il s'agit du grand aventurier florentin, dont le rôle est bien connu dans les intrigues et les crimes de la Cour de Naples, le grand sénéchal Niccolò Acciaiuoli. Ce personnage avait voulu parer sa cour naissante de grands hommes ; il avait à deux reprises attiré Boccace, pour le voir enfin repartir ulcéré et furieux (130).

L'Eglogue, qui a déjà servi aux grands commentateurs de Boccace (131), s'est éclairée encore par les découvertes de Vattasso. Sa date aujourd'hui n'est pas douteuse (1362). Il lui manquait encore l'étude approfondie, qui classe, achève les travaux précédents. Je n'entre en aucun détail, car le sujet appartient à Boccace plus qu'à Pétrarque. Cependant Pétrarque y a bien sa place, avec ses amis Nelli et Zanobi da Strada. Ce dernier, pour qui Pétrarque eut beaucoup d'indulgence, n'obtient pas celle de Boccace. Dans l'Eglogue il s'appelle Corydon, et apparaît comme un ridicule poète de cour, à la muse stérile et commerciale.

Personne, sinon Pétrarque lui-même, ne supportera que le médiocre Zanobi ait pu obtenir des mains de l'Empereur cette couronne poétique que Pétrarque, seul en ce siècle, avait reçue. Nelli lui-même, le plus pacifique des hommes, en fit une colère. Ce couronnement lui parut être « le viol des Divines Sœurs » (132) !

. . .

Sur Zanobi, nous allons en savoir plus. Voici, dans les poésies latines de Boccace, une pièce qui ne doit pas être de Boccace, mais de Pétrarque (133). Je crois que Foresti le prouve. Si elle était de Boccace, pourrait-elle exprimer des sentiments aussi différents de ceux que nous venons de constater dans l'Eglogue *Midas* ? Elle est justement adressée à Zanobi au sujet de son couronnement, et

(130) Il y a une certaine lettre violente et satirique contre Acciaiuoli et Naples, qu'il n'était pas permis jadis de tenir pour authentique : je m'en suis aperçu certes, lorsqu'à mes débuts j'écrivais une étude sur Boccace (1889). Tout le monde aujourd'hui la tient pour bonne. — Voir sur ce point et beaucoup d'autres l'excellent *Boccace* de Hauvette.

(131) Torraca, Traversari, Hauvette.

(132) « *Arreptio sororum* ». (Voir mon édition de Nelli, p. 234).

(133) *Una epistola poetica del P. falsamente attribuita al Boccaccio*, dans : R. Istituto Lomb. di Sc. e Lett. LIV. 1921.

elle est pourtant pleine de bienveillance ! Est-ce que Boccace eût écrit sur ce ton à son Corydon ? De Pétrarque, la chose est toute naturelle.

Oui ! mais la chose n'est pas si simple. Il n'y a pas qu'une seule erreur. Hortis a publié jadis une lettre de Zanobi à Boccace (134), et depuis on a trouvé une réponse de Boccace à Zanobi (135). L'épître du mauvais poète est datée du 11 octobre 1355 ; il écrit de San Germano, où il réside comme vicaire général d'Angelo Acciaiuoli, évêque du Mont-Cassin. Il y a certes quelqu'audace à croire que sa lettre n'était pas adressée à Boccace, car trois manuscrits lui donnent le même destinataire (136). Il y a plus : Filippo Villani (dans la vie de Boccace) apporte un quatrième témoignage.

Foresti commence par une excellente discussion de textes, d'où résulte la probabilité de l'erreur commune des manuscrits et du chroniqueur, et il achève sa démonstration par un examen historique des relations de Boccace et de Zanobi, dont voici la ligne générale :

Que l'on considère la lettre de San Germano. Que dit Zanobi ? Il consulte, après son couronnement, un maître, et lui demande des conseils sur les sujets vers lesquels sa Muse doit s'orienter.

Quel est ce maître ? Boccace ? Mais jusque-là, Boccace, plus jeune que Zanobi, ne lui écrivait que sur un ton de déférence. Le maître des maîtres était alors Pétrarque. Tout devient clair dans la lettre de Zanobi, si nous la supposons dirigée à Pétrarque. Et la même lumière éclate, si nous admettons que la réponse est de Pétrarque. Le doute s'écarte, et tout s'explique, car nous savons quelle hostilité de sentiments remplit de bonne heure le cœur de Boccace contre le favori des Acciaiuoli. Ce rapide résumé donne une idée de la lumineuse discussion.

(134) *Studi sulle opere latine del Boccaccio*.

(135) Publiée par Carlo Frati (*Propugnatore*. Nuova Serie I. parte seconda).

(136) Mss de la Laurentiana, d'Oxford et du Vatican (ce dernier, ms. 5223, a été, suivant Novati, revu par Donato degli Albanzani).



Voici encore Boccace, dans une étude sur un autre ami commun, Pietro da Muglio, personnage important, et dont tout n'a pas été dit encore (137). Ce savant maître, qui commentait Boèce à Bologne, et que Pétrarque citait comme un des rares Italiens qui connussent Homère, fut un ami cher au cœur de Pétrarque dans la seconde partie de sa vie. L'amitié alla à ce point que Pétrarque fut parrain de son fils Bernard, et l'appelle dans ses lettres, par suite de ce fait, *compater*, « mon compère ».

Pietro avait quitté Bologne pour Padoue à l'automne de 1362, et resta six ans entiers à Padoue. En le suivant dans cette période de sa vie, Foresti a pu détailler en même temps les allées et venues de Boccace entre Padoue et Venise en 1363, et les dernières relations de Boccace avec Nelli. En même temps, pour ce qui concerne Pétrarque, il établit clairement la distribution de son temps dans les années où il le partage entre Venise et Padoue, tout en réservant par intervalles quelques mois pour Pavie et les Visconti.

C'est le temps où la renommée de Pétrarque est à son comble : il est le grand donneur de gloire, et chacun le veut pour soi, le Pape à Rome, le Roi de France à Paris, les Visconti à Pavie, les Carrara à Padoue, et la Sérénissime république à Venise. Par moments, il ne sait plus auquel entendre. Ajoutez que sa santé est déplorable et que, quand il l'invoque comme excuse, ce n'est pas un vain prétexte.

Voici par exemple une curieuse circonstance (138). Nous sommes en 1367. Pétrarque est à Pavie. Il vient d'assister aux funérailles de Giovanni de' Pepoli (139), homme de confiance de Galeazzo Visconti. A Padoue, on le voit d'un mauvais œil s'attarder là-bas. On en jase. Le bruit court qu'il ne reviendra pas, qu'il va occuper la place de Pepoli défunt. Les seigneurs de Padoue s'alarment. Pietro da Muglio écrit à Pétrarque pour lui marquer les inquiétudes générales. Pétrarque lui répond d'urgence, et lui fait savoir qu'il se décide à revenir sans retard, en passant d'abord

(137) *Pietro da Muglio a Padova, e la sua amicizia col P. e col B.* — (Archiginnasio. XV. 1920).

(138) Voir *Var.* 27. (27 août 1367).

(139) De cette puissante famille boïonnaise, qu'il connaissait, nous l'avons vu, depuis sa jeunesse.

par Venise. Alors Pietro le félicite dans une lettre pleine d'enthousiasme (140), d'avoir su s'évader de la « prison de Pavie » (141), prison délicieuse, et qu'il compare à l'île de Calypso.

Je remarque qu'au même moment, à Rome, où le pauvre Urbain V cherchait en vain à consolider le Saint-Siège, on réclamait aussi Pétrarque, et on se plaignait de ne pas le voir. Et quand, pour différer le voyage à Rome, il objectait une fois de plus sa santé, on lui faisait remarquer, avec quelque aigreur, que sa santé n'a pas empêché le voyage à Pavie (142) !

XIII

Voici encore un morceau du tableau des dernières années de la vie du grand homme. Foresti a fait la lumière sur le jeune homme de Ravenne, qu'il avait pris auprès de lui comme secrétaire et scribe en 1364 (143), qu'il avait aimé comme un fils, et qu'il avait vu le quitter ensuite par la plus noire ingratitude.

L'histoire du jeune revennaté paraît d'abord pleine de confusion : qui était-il, d'où sortait-il, qu'est-il devenu ? Tout s'éclaire maintenant. Et vraiment le portrait est utile à fixer : C'est un type parfait des travailleurs de la plume, copistes, calligraphes, serviteurs indispensables des humanistes, et eux-mêmes érudits et chercheurs passionnés.

Celui-ci était né à Ravenne, il était venu étudier à Venise, sous l'ami, bien connu, de Pétrarque, Donato degli Albanzani (144). A dix-huit ans environ, il entra au service de Pétrarque, et le charma par sa docilité, son zèle, sa prodigieuse mémoire. En peu de jours, pour la joie du maître, il savait par cœur les 1885 hexamètres de sa *Bucolique* ! Mais de plus, il l'aidait dans ses retouches, il lui faisait reconnaître dans ses vers certaines réminiscences classiques, des plagiats involontaires, que le poète scrupuleux poursuivait avec horreur !

Ce garçon sans pareil avait une écriture qui ravissait le maître, l'écriture même qu'il avait toujours en vain cherché chez ses scri-

(140) Foresti a retrouvé cette lettre si curieuse.

(141) « *Clastrum ticinense* ».

(142) Voir mon étude : *La grande controverse de Rome et d'Avignon* dans les *Études italiennes*, 1923.

(143) *Giovanni da Ravenna e il P.* (Ateneo di Brescia).

(144) Venu lui-même de Ravenne à Venise.

bes (145), l'écriture simple, claire, sans floritures. C'est de cette main qu'il lui copia la grande lettre au Pape, celle qui, à elle seule, remplit tout un livre de l'Épistolaire (146). De plus grands travaux lui furent encore confiés : c'est lui qui a copié une grande partie du *Canzoniere* original, le fameux manuscrit du Vatican (147). Et dans le non moins fameux manuscrit des brouillons (148), parmi les notules de son maître, son nom alterne avec celui de Pétrarque : « transcrit par moi, transcrit par Jean. »

Il est à Pavie en 1366 à cette heure d'activité infatigable où Pétrarque entreprend tout à la fois, et se confie à Giovanni pour tout, donne la dernière forme à la collection des Lettres familières, achève le *Traité des Remèdes*. L'année 1367 commence dans cette docte et enthousiaste collaboration. En particulier, Giovanni avait commencé à copier cette traduction d'Homère à laquelle Pétrarque tenait tant, quoiqu'il la dût au plus lamentable des hellénistes (149).

Puis tout change ! Au printemps, l'idéal jeune homme s'affole et s'exalte, et, malgré toutes les instances, il veut partir. Je n'entrerai pas dans les détails des aventures de ce jeune fou ; ils sont fixés ici avec leurs dates. Le fond de l'histoire est pittoresque et touchant. Le jeune humaniste s'enivre d'orgueil et d'ambition, et Pétrarque nous paraît plein de bonté. Car après la première fugue, il reçoit l'enfant prodigue à Pavie, le reprend, le remet à la copie d'Homère sans trop de reproches (150). Un an entier, il lutte avec les caprices de Giovanni, qui un jour veut partir, et l'autre rester. S'il part, où ira-t-il ? Il hésite : en Calabre pour apprendre le grec (car il s'est bien aperçu que Pétrarque n'en sait pas long), ou bien à Rome, pour y gagner gloire et fortune ?

Ce qui est touchant, c'est qu'à la fin, ne pouvant plus retenir son élève, le vieux philosophe ne veut cependant pas, comme la première fois, lui voir courir la prétentaine : il lui donne des lettres de recommandation pour ses amis romains (151). Et ces let-

(145) *Sen.* V. 5.

(146) *Sen.* VII.

(147) Vat. Lat. 3195, que Nolhac a découvert.

(148) Vat. Lat. 3196. — Voir au sujet de ces fameux mss, les lumineuses explications de Vattasso.

(149) C'est Nolhac qui a reconnu la main du Ravennate dans l'Illiade de Léonce Pilate.

(150) 1367.

(151) Voir *Sen.* XI, 8 et 9. A Francesco Bruni et Ugo de Sanseverino.

tres ont fait la carrière du jeune fou. Car il vit à Rome chez Francesco Bruni, et grâce à lui il obtient à la cour pontificale d'importantes fonctions (152).

Un jour, le 24 mai 1371 (153), Pétrarque reçoit une lettre d'Urbain V; il y reconnaît dès l'abord l'écriture aimée, la belle, la simple écriture, celle de son infidèle élève !

Voilà les lignes précises du roman humanistique, et les aventures du scribe de Pétrarque. Je crois pouvoir dire que nous savons, *ne varietur*, son nom, Giovanni Malpighini. C'est un point sur lequel Novati hésitait encore. Il avait trouvé une pièce maîtresse, une lettre de l'élève de Pétrarque sur la mort de son maître (1374). Mais il gardait quelques doutes : je crois qu'ils sont écartés, et que Novati l'aurait reconnu lui-même, dans sa gracieuse sincérité (154).

XIV

Dans le rapide tableau des notes, notules, mémoires, articles, par lesquels se trouve singulièrement remuée et renouvelée la matière pétrarquiesque, j'ai suivi une ligne relativement chronologique. Relativement, certes ! Car il arrive que chaque affaire a des prolongements sur de nombreuses années. Voici par exemple une lettre qui est du 1^{er} décembre 1371 (155), et qui va nous entraîner loin en arrière, renouveler sur plus d'un point l'affaire de la querelle des médecins et l'histoire de l'amitié avec Azzo di Correggio.

Il y a de petites histoires qui apportent toute une vie avec elles. Voyez celle-ci.

Pétrarque est vieux, malade. Il n'empêche que, pour sa gloire, et la gloire qu'il apporte avec lui, toutes les cours veulent de lui, y compris celle d'Avignon, car la papauté a regagné les bords du Rhône, après la douloureuse tentative d'Urbain V.

(152) Peut-être il succéda à Coluccio Salutati.

(153) *Var.* 15.

(154) Vittorio Rossi, avec sa haute autorité, a rendu compte de l'étude de Foresti sur le jeune ravennate, et, dans le même article, du livre que R. Sabbadini vient de consacrer à l'autre ravennate, que l'on a quelquefois confondu avec Malpighini (*Giovanni da R. insigne figura d'umanista*. Como, 1924). — Il dit nettement que la question des deux Giovanni de Ravenne « e finalmente risolta ».

(155) *Sen.* XVI. 3.

Oui : Avignon l'appelle, et c'est une fois encore par l'entremise d'un Colonna. Quoi ? Passer les Alpes ? Le grand homme est bien trop malade.

— « Consultez, lui dit-on, les médecins ! » — « Je n'ai jamais cru aux médecins, et j'y crois moins que jamais ! » Et le Colonna a fait voir la lettre à un médecin fameux d'Avignon, un *archiatro* pontifical, le siennois Casini. L'*archiatro* prend l'affaire en homme d'esprit : il écrit à Pétrarque, et lui rappelle de vieux souvenirs : il lui a écrit jadis, en 1362, et il conserve précieusement un billet (156) par lequel, dans ce temps-là, le poète promettait une réponse.

Je laisse cet épisode de l'histoire de Pétrarque et des médecins : il en ressort, ce que j'ai déjà noté, que s'il ne croyait pas en eux, s'il les avait un jour sévèrement invectivés, après tout cependant, il ne craignait pas individuellement leur société, et s'y plaisait à l'occasion. Car c'étaient pourtant des gens instruits.

Mais il y a autre chose dans l'affaire du médecin siennois. L'affaire rebondit ! La recherche des dates nous entraîne à de tout autres conséquences. Car l'ancienne petite lettre de 1362 ne parle pas seulement des médecins ; elle parle d'un voyage projeté en Allemagne, qui, comme plusieurs autres, ne s'accomplit pas. Ce voyage, Pétrarque l'avait annoncé à l'Empereur, et même il s'était mis en route le 23 mars, tout doucement. Chemin faisant, il s'était arrêté un mois à la campagne chez son vieil ami Azzo di Correggio, alors rentré en grâce auprès des Visconti. De la campagne parmesane (et sans avoir même la curiosité d'aller revoir Parme), il ne reprend pas sa route vers l'Allemagne, mais il regagne Padoue, où il est le 11 mai (157).

Voilà donc à propos d'une petite lettre sans grande importance, tout un passé élucidé, et ressuscité.

• • •

Dès dernières années, je ne recueille qu'une discussion. Il s'agit encore d'un des grands livres de Pétrarque et des corrections qu'il aimait à y faire. Il s'agit cette fois du *Traité de la Vie Soli-*

(156) *Sen.* XVI. 2.

(157) *Var.* 12 (à Moggio). — L'histoire de la Lettre au Médecin et du voyage manqué est expliquée dans un chapitre des *Postille di Cronologia P.* (deuxième série). (*La Rassegna*, XXXI, 1923, Chap. III.)

taire, si connu d'avance, que certains dévôts y sollicitaient une place pour quelque saint ermite.

Le livre avait été confié en 1366 (158) à Donato degli Albanzani, qui devait le remettre au cher Patriarche Philippe de Cabasole. Déjà, bien des corrections et des additions avaient été faites, mais on en réclamait encore. Des ordres religieux se disaient oubliés et prétendaient avoir leur place. Donato avait montré le manuscrit au général des Camaldules (159), lequel gardait sur le cœur que le saint fondateur de son ordre ne figurât pas dans le livre parmi les solitaires fameux. Quelques années plus tard, il eut occasion de voir Pétrarque, et obtint de lui qu'un chapitre serait ajouté à la *Vie Solitaire* pour honorer saint Romuald.

Cette addition fut faite en 1372.

* * *

Je m'arrête.

J'ai voulu donner une idée sommaire de l'œuvre accomplie par un excellent érudit, en exposer l'ensemble, en discuter les points les plus notables, mais non pas entrer dans tous les détails. J'en ai omis plus d'un. J'ai passé en revue ce qui est éparpillé dans les revues, les journaux littéraires, les bulletins des sociétés savantes, les séances académiques et leurs comptes-rendus, dans le cours des sept dernières années. Nul ne peut désormais reprendre la grande et difficile étude qui éclaire toute l'histoire intellectuelle, morale, politique, religieuse du quatorzième siècle italien, sans tenir compte de cette considérable contribution, qui d'ailleurs s'enrichit chaque jour.

On voudrait seulement qu'elle fut publiée en un livre général, et sous une forme complète et suivie. Ce livre serait sans doute une préface appropriée pour la grande édition critique, qui se prépare, des œuvres de Pétrarque.

HENRY COCHIN,

Membre de l'Institut.

(158) *Sen.* VI. 5. — Voir les *Postille di Cronologia P.* (première série). *La Rassegna*, XXVII. 1919. Chap. II.

(159) Il se nommait Giovanni degli Abbarbagliati.